N° 158 1er Novembre 1932

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Saint-Esprit dans la vie chrétienne

Les études inédites dont nous commençons la publication ont servi de thème à une retraite prêchée en 1923 aux Petites Sœurs dominicaines gardes-malades des pauvres de la maison de Beaune.

Ce n'était pas la première fois que le P. Gardeil entreprenait ainsi, dans le cadre d'exercices spirituels réguliers, l'exposé d'ensemble de la doctrine des Dons et des Fruits du Saint-Esprit. Déjà, pour ne parler que de son ministère dans cette congrégation, en 1917 à Orléans et en 1923 à Verviers, il avait prêché en des circonstances analogues sur ce sujet, et il y a tout lieu de croire qu'il fit bénéficier d'autres communautés d'une doctrine spirituelle dont il avait de longue date acquis la maîtrise (1).

(1) Le P. Gardeil avait déjà publié en 1903 un ouvrage de spiritualité sur ce sujet : *Les dons du Saint-Esprit dans les saints dominicains* (Paris, Gabalda), et, quelques années plus tard, il devait composer, pour le *Dictionnaire de théologie catholique*, l'article *Dons du Saint-Esprit*. Cf. cet ouvrage, t. IV, col. 1728-1781.

Cet enseignement convient tout d'abord aux âmes consacrées à Dieu dans l'état religieux ; il n'en sera pas moins profitable à tous ceux, prêtres et mêmes laïcs, qui aspirent à une vie spirituelle élevée. « L'esprit souffle où il veut. » La rosée bienfaisante de ses dons et de ses fruits n'est le privilège d'aucun genre de vie : elle peut descendre en toute âme sanctifiée par la grâce. C'est donc au sens le plus vrai du mot une retraite sur la vie chrétienne que l'on trouvera dans ces pages.

Nous croyons utile ici d'attirer l'attention sur un point : nous n'avons pas là une retraite fondamentale ou plus exactement la retraite fondamentale sur la vie chrétienne. L'activité propre aux dons ne se déploie, du moins selon la nature des choses, que sur la base des vertus théologales, par où l'âme prend contact avec le divin, et sur le fondement des vertus morales, par quoi notre vie est rectifiée à l'endroit de Dieu. A ces bases de la vie chrétienne le P. Gardeil consacrait une autre série de conférences dont ici il présuppose les résultats acquis. L'on en trouvera toutefois dans cette série d'études, particulièrement dans la première, un rappel suffisant pour qu'on puisse, sans autres explications et sans crainte de s'égarer, se situer au point de vue propre de ces réflexions.

Le texte de cette retraite n'est pas de la main du P. Gardeil, qui, selon sa manière habituelle, avait parlé ex abundantia cordis *; il a été recueilli par une de ses auditrices, mais lui-même en avait soigneusement revu la reportation qu'il avait adoptée pour son utilité personnelle : c'est donc une œuvre authentiquée par son maître, dont elle porte d'ailleurs, de manière indéniable, l'empreinte originale. Avec la rigueur théologique de l'exposé, la religieuse qui a pieusement transcrit ces instructions a eu le bonheur de garder quelque chose de*

cette flamme intérieure, contenue, mais si ardente, qui faisait de la parole du P. Gardeil, en même temps qu'une œuvre de vérité, l'œuvre d'un cœur d'apôtre. Puissent donc ces pages prolonger et étendre, si Dieu le veut, l'action surnaturelle de celui qui certes fut et demeura toujours un théologien, c'est-à-dire l'homme de la science divine, mais qui avait compris et senti que cette science est en même temps sagesse, science savoureuse, sapida scientia !

Le Saulchoir.

fr. H.-D. GARDEIL, O. P.

Le Saint-Esprit dans la vie chrétienne

Il nous faut d'abord préciser la place qu'occupe le Saint-Esprit, et particulièrement les inspirations du Saint-Esprit, dans notre vie chrétienne, et pour cela nous faire un tableau d'ensemble des merveilles de cette vie chrétienne que nous sommes destinés à vivre dans sa perfection, car la vie religieuse est la perfection de la vie chrétienne : ce n'est pas une vie à part, elle plonge ses racines dans la vie chrétienne. Elle est plus parfaite par un plus grand amour, plus grand en ce que, non seulement il retranche ce qui est défendu, mais immole ce qui est permis : c'est là la différence entre la vie chrétienne et la vie religieuse. Pour l'une et l'autre le commandement est le même : « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces. » Il y a des âmes chrétiennes qui sont plus saintes que les nôtres, parce qu'elles mènent une vie plus profonde, plus sacrifiée, plus héroïque. Elles ne sont pas pour autant

dans l'état de perfection, parce qu'elles ne font pas officiellement profession de tendre à la perfection par le retranchement du permis; elles font bien le retranchement, mais là n'est pas leur soin principal.

I. — La vie chrétienne

La vie chrétienne, ainsi appelée parce qu'elle nous a été apportée par le Christ, c'est notre vie éternelle du ciel déjà inaugurée dès maintenant, avec tout ce qui la compose, la remplit, avec tous ses éléments, sauf un seul : nous ne voyons pas Dieu. Et, par suite, notre charité n'est pas excitée comme elle le sera par la vision divine; et aussi, il est toujours possible que nous perdions cette vie, tandis qu'au ciel, nous ne pourrons pas nous en détacher.

Est-ce que maintenant nous possédons Dieu aussi réellement et substantiellement que dans la vie éternelle? Oui. Notre âme a ce bonheur quand elle possède la grâce sanctifiante; nous possédons Dieu aussi réellement que les bienheureux.

Dieu est partout et tout entier partout. Nous ne pouvons pas facilement nous en faire une idée. Dieu, qui est l'Esprit infini, est d'une manière spéciale en tout. Notre âme est dans tout notre corps. Dieu est dans toute la création. Partout où il crée, conserve, fait agir, Dieu existe tout entier. Quand nous disons que Dieu est immense, cela signifie qu'il est absolument partout présent, non seulement comme nous, quand nous voyons, mais par sa personne, réellement, substantiellement. Il ne peut faire les choses sans les créer, et on est là où on crée, sans intermédiaire. Il est donc en tout.

Mais combien il est plus en l'âme du juste ! S'il est

tout entier dans les choses, c'est qu'il le faut, puisqu'il produit l'être de toute chose; mais il y est matériellement, avec indifférence complète du côté de l'être qui ne se doute pas de sa présence, qui n'a pas de quoi savoir qu'il reçoit son Dieu. Il impose là sa présence. Dans une âme humaine, Dieu rencontre déjà un pouvoir lointain de le connaître et de l'aimer. Mais quand cette âme possède la grâce sanctifiante, qui est une participation à la nature divine elle-même, qui lui permet de faire les actes réservés à Dieu, de le connaître et de l'aimer, elle est capable de se saisir de son Dieu, elle est divinisée. Elle peut faire, dans son plan de créature, cet acte souverain de Dieu qui se saisit, se possède lui-même, par sa connaissance et son amour, dans sa vie éternelle. Quand l'âme est capable de se saisir ainsi de Dieu, il demeure en elle doublement : d'abord par cette présence nécessaire qu'il a en tout être, ensuite parce que l'âme, par la pensée et par l'amour, a le pouvoir de s'ouvrir devant cette présence, étant capable de recevoir cet hôte intérieur et de l'hospitaliser. C'est ce qu'on appelle l'habitation de Dieu dans les âmes des justes. Dieu y est comme chez lui. L'âme, esprit vivant, s'ouvre pour recevoir le Divin Esprit; par sa pensée et son amour divinisés, elle a pouvoir d'atteindre l'Esprit Divin, de le connaître, de l'aimer, d'entrer avec lui en relations, relations inégales, mais intimes, puisque, de part et d'autre, on a de quoi se comprendre et s'aimer.

La vie chrétienne est donc l'habitation personnelle de Dieu avec l'âme qui s'ouvre pour lui donner l'hospitalité. Cela se réalise par la puissance qui fait les enfants de Dieu, dont parle l'évangile de saint Jean (1). Nous avons tout cela si, par la miséricorde divine, nous sommes en

(1) Jean, I, 12.

état de grâce. Dieu siège dans le fond de nous-mêmes. Quand nous désirons sa présence, c'est là qu'il nous faut chercher l'hôte intérieur, l'ami avec lequel nous pouvons mener, dans une certaine familiarité, une vie intime, béatifiante pour ceux qui comprennent ces choses.

L'âme dans cet état est une sorte de semence de l'éternité. Dans la semence, il y a tout ce qui fera la plante; il suffira qu'elle soit nourrie par l'humidité, par le soleil, pour que tout se déploie; mais cela ne changera pas sa nature. Notre âme, avec sa capacité de saisir Dieu, et Dieu, germe fécondant, se trouvant à l'intérieur de l'âme, c'est la semence du ciel, de la béatitude; au fond, le ciel et l'âme juste, c'est la même chose; tout est préparé en celle-ci, mais ce n'est pas l'époque de la moisson. Ce don est fait dès le baptême : dans le petit enfant baptisé, il y a Dieu substantiellement présent, et par la grâce sanctifiante, il y a la capacité de s'emparer de Dieu.

Quand nous toucherons notre vie éternelle, il n'y aura pas à regarder à l'est ni au couchant; elle jaillira des profondeurs de l'âme sanctifiée par la grâce, elle sera la révélation de ce que nous étions : « Ce que nous serons n'a pas encore apparu », dit saint Paul, mais déjà cela est. Dans le fond de nos âmes, il y a tout ce qui fera notre béatitude. Dieu y est substantiellement présent. Le Père est là, le Fils est là, le Saint-Esprit est là; et là, le Père engendre son Verbe, le Verbe, expression parfaite du Père, reflète le Père; et tous deux s'aiment infiniment, et de cet amour procède le Saint-Esprit. Vie d'intimité du Parfait avec lui-même, dans la connaissance et l'amour. L'âme chrétienne est, par la foi, le témoin de ce spectacle si extraordinaire qui se passe en elle et qui la met dans un état d'adoration.

Dieu est là, mais nous avons cependant encore une route à parcourir. D'un côté, nous sommes au terme

puisque nous avons Dieu; mais d'un autre côté, nous ne l'avons pas pour le posséder toujours, et nous ne jouissons pas du spectacle visible de sa perfection et de sa gloire : nous devons gagner notre éternité définitive par les actes de la vie chrétienne. Le petit enfant qui meurt après son baptême est transporté au lieu de la divine vision; pour nous, nous avons à faire fructifier les dons que Dieu nous a faits. Nous avons vu sa mise, il faut maintenant nos efforts. La route qui nous sépare de l'éternité est longue, difficile, semée d'obstacles; et puis, il y a divers degrés, on peut y parvenir plus ou moins vite et plus ou moins parfaitement, obtenir une vue plus ou moins complète de ce spectacle, une possession plus ou moins grande de ce bien infini.

II. — Rôle du Saint-Esprit dans la vie chrétienne

Or, Dieu ne reste pas inactif vis-à-vis des efforts que nous devons faire pour parcourir la route qui nous fera rejoindre notre destinée définitive. Et d'abord, c'est lui qui a créé notre âme et qui lui a donné la grâce avec ces vertus infuses qui s'appellent les vertus théologales et les vertus morales, qui lui a donné aussi les dons du Saint-Esprit. Mais, de plus, au dedans de nous, il conserve, entretient, met en mouvement cette vie que nous tenons de lui. Il n'est pas un geste de notre vie spirituelle sans que Dieu soit là.

Et c'est maintenant qu'apparaît le rôle du Saint-Esprit. Quand il s'agit de créer, tout est commun au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Le Père a voulu que, pour l'œuvre du salut, le Fils s'incarnât et souffrît pour nous. L'un et l'autre ont voulu, le salut accompli, que le Saint-Esprit fût chargé de le continuer par la sanctification de

nos âmes. Le Christ, sans doute, est toujours là; il est la tête de l'Église, il nous vivifie par ses sacrements, nous distribue ses grâces actuelles, nous instruit par l'Église, nous enveloppe de son action. Mais surtout, il nous envoie perpétuellement son Saint-Esprit : « Je vous enverrai le Saint-Esprit, dit-il, il vous enseignera, vous suggérera toutes choses et sera le consolateur de mon départ (1). » C'est au Saint-Esprit qu'est dévolu, d'une manière mystérieuse, le soin de notre sanctification. Il est le maître de la route, chargé, par le Père et par le Fils, de nous conduire à la vie éternelle.

Or, le Saint-Esprit a deux façons de nous conduire. Souffle d'amour du Père et du Fils, il agit sous forme d'inspirations qui prennent une double voie. Quelquefois, simplement, il nous laisse agir par nous-mêmes, faire des actes de foi, d'espérance, de charité, ou des actes de prudence, de justice, de force ou de tempérance; nous mettons nous-mêmes ces actes en branle. Le Saint-Esprit veille sur cette action, nous sommes sous l'impression de cet amour divin; mais nous gardons la maîtrise, la conduite de notre vie. Pour faire un acte d'adoration, par exemple, nous nous y appliquons, nous faisons nous-mêmes un effort; de même, pour un acte de justice ou de charité, nous réfléchissons à la meilleure manière de faire, nous veillons à ne pas blesser la charité par nos paroles, nous agissons fortement pour réprimer notre impression... Le Saint-Esprit n'est pas absent, il est la cause première qui applique à l'action nos énergies surnaturelles; mais nous gardons la direction. Et c'est là le fond de la vie chrétienne : le gouvernement surnaturel, mais personnel, de nous-mêmes par les vertus chrétiennes.

(1) Jean, XIV, 16, 26.

Cela a ses inconvénients : nous possédons les vertus d'une manière si imparfaite ! Nous pouvons tomber si facilement dans des fautes plus ou moins graves, moins graves cependant dans la vie religieuse! Il y a tant de pièges, de difficultés, de tentations, auxquelles même dans la vie religieuse nous n'échappons pas! Le Saint-Esprit, qui a tant fait que de nous donner ces énergies qui sont les vertus, et de nous aider à les mettre en pratique, ne pourrait-il pas venir à notre secours plus efficacement? S'il prenait la direction lui-même, comme cela nous serait avantageux, comme nous serions assurés contre ces défaillances ! Or, cela existe. Cette seconde intervention de l'Esprit-Saint nous est garantie par ce que nous appelons les sept dons du Saint-Esprit, dons de Sagesse, d'Intelligence, de Conseil, de Force, de Science, de Piété et de Crainte de Dieu. Le Saint-Esprit, par des inspirations correspondantes à ses dons, nous actionne, nous pousse lui-même; et alors, nous sommes dans ses mains comme des instruments, nous n'avons plus la première place dans la direction de notre conduite : remplis de ses secours, nous n'avons qu'à consentir à son œuvre, le travail est plus facile, les difficultés sont éliminées.

Telle est la différence entre les deux manières de travailler à notre salut. On pourrait les comparer à la marche d'une barque à la rame ou à la voile. A rame, il faut travailler à force de bras et diriger la barque : on garde la tête. Mais à voiles, si le vent souffle, il n'est plus besoin, ou au moins plus aussi nécessaire, de se donner de la peine; on va plus vite et on est moins fatigué.

Agir par les vertus actives de foi, d'espérance et de charité et par les vertus morales infuses de prudence, de justice, de force et de tempérance avec toutes leurs ramifications, demande des efforts. C'est là le fond de notre vie, car l'Esprit ne souffle pas toujours. Cependant, ce

moyen de surcroît, ce souffle nous est garanti par le fait même qu'avec la grâce sanctifiante nous possédons les dons qui nous sont infusés avec le baptême.

III. — Quelques remarques importantes

1° Les dons ne sont pas les inspirations mêmes du Saint-Esprit ; ce sont les puissances qui rendent notre âme impressionnable sous l'inspiration directe du Saint-Esprit, ce sont des amorces et comme des voiles destinées à capter le souffle du Saint-Esprit. Notre âme n'est pas ainsi divinement impressionnable par nature ; mais, quand elle aime Dieu par grâce, elle s'offre à l'Esprit d'amour, Esprit de science, de force, d'intelligence... ; nous tendons ainsi notre voile nous-mêmes avec le secours ordinaire de la grâce, et le Saint-Esprit souffle et conduit notre marche. Les dons, vis-à-vis des inspirations, ressemblent aux récepteurs de télégraphie sans fil qui permettent de tout recevoir à des distances incalculables. Quelques fils suspendus ont le don de capter ces ondes électriques, de les centraliser, et les pensées qui traversent l'air sont ainsi communiquées. Les dons sont dans l'âme comme ces fils impressionnables, capables de capter les inspirations du Saint-Esprit au bénéfice de notre âme. Et plus l'âme aime Dieu, plus elle est ainsi impressionnable.

2° Les dons du Saint-Esprit ne sont pas plus importants que la charité; ils n'existeraient pas dans une âme, s'il n'y avait déjà la charité, qui demeure la chose principale. Mais, dans une âme qui aime Dieu, il y a ces impressionnabilités, ces sept dons; nous pouvons tendre notre voile ou notre fil, et le souffle ou l'onde y dépose ces forces qui viennent de la divinité pour nous conduire.

Le Saint-Esprit est ainsi le maître de toute la route. Demeurant au fond de nous-mêmes, c'est du dedans qu'il nous pousse, soit qu'il nous laisse notre activité, soit qu'à notre appel il se charge lui-même de la marche. Dans les difficultés, les tentations, les épreuves, si notre voile est tendue, nous traversons la tourmente et arrivons de l'autre côté. Cela ne se passe pas sans sacrifices, mais nous sommes aidés à les faire ; il nous suffit d'être dociles, de ne pas cesser d'exposer notre âme aux inspirations, et nous sommes assurés de réussir plus efficacement par le moyen essentiellement divin des inspirations qui nous conduisent, que par le moyen plus ordinaire où nous dirigeons nous-mêmes notre marche.

3° Il ne s'agit pas de phénomènes extraordinaires, de voies spirituelles éthérées : il est certain que le Saint-Esprit conduira notre marche *plus haut*, puisqu'il habite dans les régions élevées; mais, comme la Sagesse atteint tout, d'un bout à l'autre, il nous facilitera aussi bien la répression de nos mauvaises tendances, par exemple l'impatience, le découragement, la distraction dans les prières... Il n'agit pas moins pour les petites choses que pour les grandes, son pouvoir s'étend aux plus menus détails comme aux grandes choses : c'est le propre de l'Esprit infiniment parfait.

Sous son inspiration, nous allons pouvoir passer en revue tous les actes de la vie ordinaire ; le point de vue seul est changé. L'action des dons du Saint-Esprit ne diffère pas de l'activité des vertus par la matière dont elle s'occupe ; mais cette matière est atteinte d'une autre façon, par le souffle du Saint-Esprit : au lieu d'agir de notre propre initiative, nous sommes instruments et non maîtres ; mais tout cela ne constitue qu'une seule vie chrétienne et, partant, qu'une seule vie religieuse.

4° L'activité propre des dons du Saint-Esprit, d'après saint Augustin et saint Thomas, est représentée dans les sept premières béatitudes de saint Matthieu (1). Notre gouvernement par le Saint-Esprit aurait pour but de susciter en nous cette pauvreté, cette douceur, etc... Chaque béatitude se rattache ainsi à un don. L'Esprit se contente d'inspirer les points principaux. Pour la pauvreté d'esprit, par exemple, au lieu que nous ayons à travailler en détail contre les concupiscences, le Saint-Esprit nous donne un esprit de dépouillement, et tout devient pur par l'Esprit d'en-haut : ce compartiment de notre vie est mis en ordre. De même pour les larmes : un souffle s'empare de nous et produit d'emblée les effets d'un travail patient.

Pour ce qui est de l'ordre à suivre, Notre-Seigneur ayant tous les dons dans leur plénitude, et les ayant exercés ainsi, il était normal que l'Écriture commençât par lui attribuer le plus parfait, la Sagesse (2). Pour nous, nous commençons par le bas : « la crainte est le commencement de la Sagesse » (3).

Réfléchissons à ces choses qui peuvent nous apporter un secours pour notre vie surnaturelle, un élan vers la perfection, si nous avons le culte de cette sorte d'opération du Saint-Esprit. Recueillons avec reconnaissance et docilité nos pensées sur cet Esprit divin qui est en nous, et nous attirerons ses bénédictions.

fr. Ambroise Gardeil, O. P.

(1) Matth., v, 3.
(2) Isaïe, xi, 2 et 3.
(3) Ps. cx, 10.

Les âmes du Purgatoire dans le Corps Mystique du Christ

L'Église dans sa liturgie de la Toussaint unit étroitement à la louange des bienheureux la supplication pour les fidèles trépassés qui attendent encore en Purgatoire leur entrée dans la gloire. En cette solennité toute l'Église est là! Nous qui combattons sur la terre pour gagner la couronne d'immortalité, les fidèles trépassés qui très réellement nous environnent et mendient nos prières pour voir Dieu, et la multitude des saints que le Christ-Roi a reçus dans son royaume.

Dans cette perspective, nous avons un sentiment plus vif de la communion des saints, et nous voyons toute l'Église rassemblée autour de son chef, le Christ, pour donner à Dieu tout honneur et toute gloire, mais aussi pour le supplier, afin que s'accomplisse le salut de tous.

Par cette réalité mystérieuse de la communion de tous les saints sous un même chef, le Christ, réalité grandiose et infiniment riche, nous pénétrons, d'un bond, jusqu'au cœur même de notre religion, nous en touchons le point central, le point vital. C'est toute la doctrine de vie du Christ révélée à saint Paul et exposée par lui magnifiquement dans ses lettres aux premières communautés chrétiennes, doctrine qui est comme toute ramassée dans ces paroles de l'Apôtre : « Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'a donné pour chef à toute l'Église qui est

son corps et sa plénitude; et c'est lui qui accomplit tout en tous (Eph., I, 22-23).

Dans ce temps de la Toussaint cette phrase prend un relief extraordinaire, car elle contient la raison profonde qui rassemble toute l'Église en une même prière ; elle contient le mystère que le cardinal Mercier priait et suppliait ses prêtres de prêcher au peuple chrétien pour qu'il vive de sa foi : le mystère du Christ-Vivant !

Dieu le Père, dit saint Paul, a déployé sa puissance dans le Christ; il a mis tout sous ses pieds, il l'a établi le chef. Comment cela ? « Il l'a donné pour tête à toute l'Église qui est son corps », de telle sorte que toute l'Église, militante, souffrante et triomphante, est une avec le Christ comme la tête avec les membres dans l'unité du corps humain. Et comme la tête ne peut vivre sans le corps, ainsi l'Église, corps du Christ, « est sa plénitude », et comme enfin la tête commande à toutes les parties du corps, ainsi « le Christ accomplit tout en tous ».

C'est à la lumière de ce mystère que nous devons penser aux fidèles trépassés. Pour comprendre leur état il ne faut point les séparer du corps total du Christ, et je voudrais dire ici pourquoi, en développant trois pensées qui se tiennent et s'éclairent mutuellement : 1° les fidèles trépassés sont les membres et les membres souffrants du Christ; 2° tout le corps mystique du Christ vient au secours des membres souffrants; 3° cette entr'aide ne peut être efficace que si les membres vivent de la même vie qui est la charité répandue dans tout le corps par le Saint-Esprit, et que s'ils en vivent intensément.

Les fidèles trépassés membres souffrants du Christ

Les âmes des fidèles trépassés sont les membres souf-

frants du corps mystique du Christ. Si d'abord nous essayons de pénétrer toute l'intimité qu'il y a dans l'union des membres au corps mystique du Christ, nous comprendrons mieux, par voie de conséquence, *pourquoi* les fidèles du Purgatoire souffrent et *comment* ils souffrent.

Étonnante expression en vérité que celle-là : les chrétiens sont les membres du corps mystique du Christ. Comparaison sans doute : mais comparaison qui signifie la plus vraie de toutes les réalités, comparaison qui concrétise, qui rend plus palpable et donc plus intelligible la grande idée, l'unique idée que saint Paul voulait jeter dans les âmes comme une semence de vie féconde : l'incorporation de tous les hommes au Christ.

Déjà le Christ lui-même, faisant ses dernières confidences et donnant son testament au cours de la veillée d'adieu du Jeudi-Saint, avait dit aussi en parabole : « Je suis la vigne, mon Père le vigneron; je suis la vraie vigne, et vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits, car séparés de moi vous ne pouvez rien faire. » Comparaison qui rend très claire la nécessité de notre union au Christ pour recevoir de lui la vie comme le sarment reçoit du cep la sève vivifiante.

Saint Paul n'avait rien à ajouter à l'enseignement si prenant du Maître, mais il eut au cœur la passion apostolique de le propager. Il écrivit de tous côtés, à Rome, à Corinthe, à Éphèse, et pour convaincre, il se servit d'autres comparaisons : « Vous n'êtes plus des étrangers, ni des hôtes, mais vous êtes les concitoyens des saints et membres de la famille de Dieu. » Et encore : « Vous êtes édifiés en une demeure de Dieu... le Christ Jésus étant lui-même la pierre d'angle en qui tout ce qui est édifié, s'adaptant l'un à l'autre, s'élève progressivement en un

temple saint. » Expression magnifique de l'union de tous les chrétiens qui forment comme une immense demeure de Dieu : nous en sommes les pierres vivantes, adaptées les unes aux autres, et jointes et scellées les unes aux autres, et c'est le Christ qui est la pierre d'angle, qui maintient tout l'édifice dans son unité et sa splendeur.

Entre d'autres encore, saint Paul semble préférer la comparaison du corps humain, dont il se sert fréquemment, et qu'il développe avec tout un luxe de détails. Je n'en citerai que quelques-uns : « De même que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que, d'autre part, tous les membres, bien qu'il y en ait plusieurs, forment un seul corps, de même en est-il du Christ. Tous nous avons été baptisés en unique esprit pour former un seul corps. » L'Apôtre précise : « Tous les membres du corps sont remplis de sollicitude mutuelle. Vous êtes ainsi le corps du Christ et ses membres » (I Cor., XII), « vous êtes tous un dans le Christ » (Eph., III, 28).

De tout cet enseignement concrétisé dans ces diverses comparaisons, n'est-il pas possible maintenant de dégager les idées maîtresses, et d'entrevoir, en une synthèse rapide, le plan même de Dieu ? Pourquoi les membres du corps sont-ils variés, sinon pour remplir des fonctions diverses qui toutes concourent à la vie de l'ensemble, à sa conservation, à son accroissement progressif ? Ainsi l'Église tout entière est l'ensemble de tous les chrétiens unis au Christ, incorporés au Christ, comme les membres au corps, pour que chacun et tous ensemble travaillent à la grande tâche commune, à l'unique tâche nécessaire, à l'accroissement, « à l'édification du corps du Christ », jusqu'au jour où il sera parvenu à l'état d'homme parfait, à l' « âge de sa plénitude ». Par le péché d'Adam, l'humanité s'était mise tout entière en dehors du plan de Dieu; il fallait alors, pour l'y remettre, la régénérer, il

fallait un nouveau premier homme, un nouvel Adam. Ce fut le Christ, homme-Dieu, qui, après avoir en tout accompli la volonté de son Père (ce qu'Adam n'avait pas fait par son péché), subit la mort, pour la vaincre par sa résurrection, et rentra dans le sein de la Trinité, — mais non pas seul : il entraînait avec lui son humanité, son âme, son corps humain formé de la Vierge Marie, mais aussi toute l'humanité à sa suite, tout au moins ceux qui s'attacheraient à lui et qui demeureraient en lui. Ainsi désormais incorporés au Christ, fils de Dieu, nous sommes avec lui et par lui, nous aussi fils de Dieu, et nous voyons s'ouvrir devant nous la perspective séduisante du partage de l'héritage paternel.

Le voilà le grand Christ que, dans son langage hardi et si expressif, saint Augustin appelle *le Christ total* : Jésus et nous. Quand le Christ total, croissant chaque jour, aura rendu à Dieu toute la gloire qu'il attend de la création, alors le Christ total aura atteint l'âge de sa plénitude — les temps seront finis, l'éternité commencera.

La période d'édification du corps du Christ, pour la louange et la gloire du Père, dure encore. Les saints du Ciel ont donné leur mesure, et dans le repos et la lumière ils se pressent autour du Christ glorieux, qu'ils louent sans cesse de son triomphe et de sa victoire sur la mort. Nous, les fidèles de la terre, nous avons à tailler dans le vif pour que, pierres vivantes, bien de mesure et bien ajustées, nous prenions place dans le grand édifice de Dieu, et nous avons à rendre indissoluble notre union au corps du Christ pour que nous puissions « croître en lui ». Les fidèles trépassés, eux, achèvent dans le Purgatoire leur purification douloureuse avant d'entrer dans l'héritage du Père : ils sont les membres souffrants du corps du Christ, de la grande famille chrétienne qui,

tout entière, met en œuvre l'abondance de ses ressources et surtout ses possibilités infinies d'amour pour les sauver.

Si vous me demandez la nature de leurs souffrances, je ne saurais vous répondre avec certitude absolue, car la Révélation ne le dit pas. Mais ce qu'il est possible de savoir, et cela seul importe, c'est la raison profonde de leurs souffrances. Hélas ! c'est le péché ! le péché, qui en traversant une vie chrétienne, bouleverse le plan divin.

Je viens de consacrer plusieurs pages à exposer le plan divin dans ses grandes lignes tracées par la sagesse et par l'amour, pour qu'en regard, sans qu'il soit besoin de rien ajouter, le péché apparaisse au vrai sens du mot, comme une monstruosité. — Et pourtant, l'amour infini de Dieu pour sa créature n'a pas dit son dernier mot. Ici-bas, tant que nous sommes sur la voie, l'amour infini de Dieu nous laisse et nous donne la possibilité de réparer dans l'âme les ruines causées par le péché. Et cette possibilité inépuisable, elle est dans le Christ Jésus, qui est venu pour tous les pécheurs mériter les grâces sans nombre de repentir et de pardon et allumer dans les cœurs le feu de la charité capable, jusqu'aux dernières traces, de purifier toutes les souillures, toutes les impuretés, toutes les défaillances.

Quand vient l'heure de la mort, à « partir de laquelle on ne peut plus rien faire » de méritoire, l'âme rend compte au souverain Juge de tout le détail d'une vie, jour par jour, minute par minute, seconde par seconde, et aussitôt elle est fixée éternellement dans son degré de gloire, dans sa puissance d'aimer. Dans la vive lumière de l'au-delà, l'âme voit la place d'honneur que le Christ lui a préparée dans son corps glorieux, « dans la maison du Père ». Entraînée par un irrésistible amour, elle s'y précipite en chantant le cantique de louanges sans fin.

Mais, hélas ! combien souvent les âmes sont arrêtées au seuil de la gloire entrevue où elles commencent de souffrir, parce que toutes les ruines et toutes les blessures du péché, jusqu'aux dernières traces, n'ont pas été réparées et guéries !

A dater de cet instant, dans le Purgatoire, l'âme souffre parce qu'elle voit, dans une éblouissante splendeur, avec tout l'amour immense qui l'a conçu, tout le plan divin et la place qu'elle doit occuper dans le corps glorieux du Christ pour contribuer pour sa part à sa plénitude et être à jamais une « louange de gloire » à l'infinie sainteté, à l'infinie bonté, mais une louange de gloire qui doit encore se taire et que brûle comme un feu le désir ardent de mêler sa voix aux hymnes enthousiastes des chœurs célestes.

Dans le Purgatoire, l'âme souffre parce qu'elle sait qu'elle doit voir Dieu, la beauté unique, sans voiles, sans énigmes, dans un face à face éternel. Et de le sentir enfin si près, tout près, mais toujours caché, elle est torturée d'une faim dévorante qui rend les minutes d'attente longues comme des siècles.

Dans le Purgatoire, l'âme souffre parce qu'elle voudrait aimer le Christ Jésus avec tout l'amour dont elle fut aimée, elle souffre parce qu'elle doit entrer, sans le pouvoir encore, dans le corps glorieux du Christ tout rempli de l'Esprit-Saint et par lui aimer Dieu enfin comme il est digne d'être aimé et, dans un acte d'amour indicible, se perdre en lui. Après la rude épreuve de la terre, qui fut une longue attente du Christ aimé dans les obscurités de la foi, après avoir aimé d'amour humain, après avoir vu les mères mourir d'amour pour leurs enfants et l'Épouse pour son Époux, cependant que saint Paul disait de l'amour divin : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur n'a jamais conçu ce que

Dieu prépare pour ceux qui l'aiment », après tout cela, sentir que le Christ est là, tout près, le cœur tout palpitant d'amour, les bras grands ouverts pour l'accueil, mais qu'il n'est pas l'heure encore, l'âme est tout envahie par le feu le plus ardent qui la consumerait s'il ne devait achever de la purifier avant de la livrer à l'éternelle possession dans les torrents des voluptés divines.

Réjouissez-vous donc dans cette espérance, chères âmes des fidèles trépassés, tout le corps mystique du Christ vient à votre secours.

Tout le corps mystique du Christ vient en aide aux âmes du Purgatoire.

Reprenons saint Paul. Nous n'avons pas épuisé la comparaison qu'il aime tant développer pour convaincre le chrétien qu'il n'est pas un isolé, mais qu'il est entraîné dans un courant irrésistible de solidarité et de fraternité. « Dieu a composé le corps de telle sorte que les membres soient remplis de sollicitude mutuelle. Qu'un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; qu'un membre soit honoré, tous les membres s'en réjouissent avec lui. » N'est-elle pas là tout entière, la raison la plus vraie qui rassemble les fidèles pour la liturgie de tous les saints et pour celle des morts? En chants joyeux nous avons félicité les membres couronnés du Christ triomphant. Et voici maintenant qu'ils s'unissent à nous pour qu'ensemble nous secourions les membres souffrants.

Oui, l'Église triomphante prie pour les âmes du Purgatoire. — Et l'Église triomphante, c'est d'abord son chef, le Christ Jésus, depuis sa glorieuse ascension assis à la droite de Dieu, pour juger les vivants et les morts, le Christ Jésus qui jadis passait les nuits en prière, qui le soir du Jeudi-Saint, à l'heure des adieux, fit à son Père

la plus magnifique prière qui monta jamais d'un cœur humain, car elle jaillissait du cœur de l'homme-Dieu : « Père, glorifiez votre Fils pour qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez livrés. » Et, insistant d'une façon étonnante : « Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils soient eux-mêmes avec moi; je veux qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée. »

Ces paroles du Christ ne passeront pas. Jusqu'à la fin des temps, elles resteront toujours, toutes suppliantes, devant la face du Père, cependant que le Christ se tiendra lui-même en intercesseur, montrant au Père ses plaies glorifiées.

L'Église triomphante qui prie, c'est aussi la Vierge Marie, mère de tout le corps mystique du Christ, mère de Jésus d'abord, le chef, qu'elle enfanta dans l'étable de Bethléem et qu'elle coucha dans la crèche, mère aussi de tous les hommes, qu'elle enfanta à la vie de la grâce, en unissant jusqu'au pied de la croix toutes ses douleurs aux douleurs rédemptrices de son fils. Avant que sur la croix tout fût achevé, il dit : « Voici votre mère », à tous ceux qui s'incorporeront à lui, tous vivants de la même vie, donc tous fils de la même mère.

Et l'Église triomphante qui prie, c'est aussi toute la multitude des saints qui demandent à Dieu la guérison des membres souffrants, pour que sans cesse des voix plus nombreuses chantent, dans les profondeurs des cieux, une plus grande « louange de gloire » à l'adorable Trinité.

C'est cette confiance très ferme dans la prière de toute l'Église triomphante pour les fidèles trépassés, qui s'exprime dans l'oraison que la liturgie de la messe quotidienne des défunts met sur les lèvres du prêtre : « O Dieu, nous demandons à votre clémence que, par la perpétuelle

intercession de la bienheureuse Marie toujours Vierge et par celle de tous les saints, ceux de nos frères, de nos parents, de nos bienfaiteurs qui sont sortis du monde, arrivent au partage de l'éternelle béatitude. Et nous vous le demandons par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Pourquoi donc alors, à la prière de la multitude des saints, à la prière de la Très Sainte Vierge et du Christ Jésus, pourquoi donc toutes les âmes du Purgatoire ne sont-elles pas aussitôt délivrées de leurs peines? Manquerait-il quelque chose à cette grande prière pour qu'elle soit toute-puissante dans son efficacité? Oui. Et c'est par là encore que nous restons tous au centre du plan divin. Quand je l'exposais tout à l'heure, j'avais en vue cette conséquence qui s'impose maintenant d'elle-même.

Quand la Vierge Marie et les saints du Ciel prient avec le Christ, ce n'est pas encore le Christ tout entier en prière. Car le corps tout entier, c'est la tête et tous les membres : le Christ total, c'est Jésus et tous ceux qui par la grâce s'incorporent à lui. Et Dieu attend, pour la rendre efficace dans son effet, la prière du Christ total, de la tête et de tous les membres. Nous avons raison de penser que les mérites du Sauveur sont infinis et qu'ils peuvent jusqu'à la dernière obole payer la rançon du péché; mais dans le plan de Dieu nous devenons tellement unis au Christ jusqu'à porter son nom, tellement solidaires du Chef et tellement participants de sa vie, que notre vie terrestre, pour être vraie, doit être, comme fut la sienne uniquement, une vie de sauveur. Sauveurs avec le Christ, nous devenons ainsi ses collaborateurs à son œuvre de la Rédemption, et même, Dieu l'a voulu dans sa sagesse et sa bonté, collaborateurs nécessaires. Entendez saint Paul : « Je complète dans ma chair ce qui manque encore à la Passion du Christ, et cela je le fais pour son corps qui est l'Église. » Collaborateurs du

Christ, quand nous prions avec lui, quand nous travaillons avec lui, quand nous souffrons avec lui, c'est lui et nous, le Christ total, qui prie, qui travaille et qui souffre, et qui sauve.

Précisons un peu, avant l'application. Chacun de nos actes surnaturels possède une triple valeur : valeur de mérite personnel, qu'accroît notre vie surnaturelle personnelle, mais aussi valeur de prière et valeur de satisfaction que Dieu accepte pour nous et pour les autres. Donc tout à la fois, nous accroissons notre vie de la grâce et par là notre droit à une gloire plus grande, et en même temps nous pouvons payer notre dette et celle des autres, tout spécialement celle des âmes souffrantes au Purgatoire.

Oui, pleurons nos morts, nos chers morts : le Christ pleura son ami Lazare avec Marthe et Marie; mais que nos larmes ne soient pas stériles. Ne cessons pas d'aimer nos morts. *Sauvons nos morts !*

Sauvons nos morts par nos prières et par toutes les indulgences innombrables qui leur sont applicables, surtout par le chapelet, le chemin de la croix. Mais, de grâce, ne récitons pas de pures formules, prions avec attention, avec toute notre âme, avec notre esprit et notre cœur. Nous rendrons ainsi notre prière agréable à Dieu en l'unissant à celle des saints, de la Vierge Marie et du Christ.

Sauvons nos morts par la plus grande prière qui soit au monde, par le saint sacrifice de la messe qui s'achève dans la communion. A l'autel, le Christ renouvelle, quoique d'une manière différente, le même sacrifice qu'au Calvaire. Le prêtre est le sacrificateur, et il fait à Dieu l'offrande de la très sainte victime. Mais le prêtre n'est pas seul, et il ne doit pas être seul. Avec lui et par lui, c'est le Christ Jésus, le prêtre par excellence, qui s'offre lui-même, mais avec lui aussi toute l'Église avec tous ses

membres. Avec le prêtre à l'autel, c'est le Christ total qui adore, qui rend grâces, qui supplie et qui satisfait pour tous les péchés du monde. Trop de chrétiens se contentent d'assister à la messe et ne voient pas les gouttes d'eau que le prêtre mêle au vin dans le calice pour consacrer le tout ensemble au corps et au sang du Christ, symbole de l'union qu'ils doivent réaliser avec lui pour s'offrir avec lui et participer alors, pour eux-mêmes, pour leurs frères de la terre ou du Purgatoire, à la prière du Christ et aux satisfactions infinies du Christ.

Sauvons nos morts aussi par nos efforts de collaboration à toutes les bonnes œuvres, qui toutes, par des moyens divers mais convergents, ont pour unique but l'extension du règne du Christ, règne d'amour, de justice et de paix.

Sauvons nos morts par nos bonnes œuvres personnelles et cachées, par nos aumônes ignorées du public, qui peuvent « couvrir une multitude de péchés », par nos pénitences et sacrifices volontaires, unis à toute la vie pénitente et sacrifiée du Christ.

Sauvons nos morts enfin tous les jours, à tout instant de chacun de nos jours, par nos efforts attentifs et persévérants dans l'accomplissement parfait du devoir d'état. Chacun a sa place marquée dans le grand corps du Christ, chacun a son service à remplir pour le bien de l'ensemble, service le plus honorable et service le plus humble. Le devoir d'état, quel qu'il soit, et le plus souvent il est sans lustre ni clinquant, c'est très réellement le service du Christ. Servir le Christ dans son devoir d'état et par son devoir d'état, quelle idée-force capable de transfigurer tous les détails de toutes nos journées, dans toutes les exigences, dans toutes les mesquineries de la profession et des relations, dans toute la monotonie lourde et ennuyeuse des soins du ménage et de la famille, — mais

servir le Christ non pas à moitié, ni en rusant avec le devoir ou avec tous les ménagements d'une vie facile : servir, les yeux fixés sur le Chef couronné d'épines. Servir aussi jusqu'à tout finir, jusqu'à nous user et à nous crucifier pour finir notre devoir d'état, c'est nous ouvrir à tous et, à portée de la main, des possibilités peut-être insoupçonnées, mais illimitées, de racheter nos frères, les membres souffrants du Christ, et de les sauver.

Les conditions de ce secours

Qui donnera à notre prière et à nos bonnes œuvres et à tout notre service du devoir d'état ces possibilités de satisfaire à la justice divine, pour nous et pour les fidèles trépassés ? Je l'ai dit dès le début, quand j'annonçais tout le parti que je comptais tirer du texte choisi : c'est le « Christ lui-même qui accomplit tout en tous ». C'est lui qui donne à nos prières et à nos actes leur vertu satisfactoire, mais à condition toujours que nous vivions et agissions en union avec lui, comme les membres avec la tête. Nous sommes en union avec le Christ, quand nous ne sommes pas des membres morts par le péché, mais des membres vivant de la vie de tout le corps, c'est-à-dire quand nous sommes en état de grâce. Voilà la condition absolument nécessaire, et le Christ l'a dit clairement : Sans moi, c'est-à-dire séparés de moi par le péché, vous ne pouvez rien faire.

Si la grâce est nécessaire avant tout pour donner une valeur surnaturelle à nos prières et à nos actions, il est immédiatement évident que plus la grâce sera jalousement conservée et sans cesse augmentée, plus nos prières et nos actes posséderont de valeur satisfactoire pour les fidèles trépassés.

La grâce ! expression trop abstraite peut-être. Parlons

autrement, la vie divine en nous, la charité surnaturelle infusée dans nos âmes par le Saint-Esprit. Pendant quelques instants, soulevons notre piété au-dessus du terre à terre où trop souvent elle se traîne et languit et s'étiole, et rentrons dans le plan divin, où nous trouverons la vie surabondante. Incorporés au Christ par la grâce, nous avons la vie dans le Christ, comme les membres attachés au corps, mais par le Saint-Esprit qui est l'âme vivifiante de tout le corps mystique. Or, le Saint-Esprit, c'est l'amour, l'amour personnel du Père et du Fils, l'amour que le Fils de Dieu fait homme fait descendre du sein de la Trinité jusqu'en nous, pour que le Saint-Esprit nous unisse tous dans l'amour avec le Fils du Père et nous rende avec lui nous aussi fils du Père; vers lequel enfin le Fils peut avec lui nous entraîner.

Si nous vivions habituellement de ces réalités qui sont la moelle substantielle de notre foi, comme notre vie se transformerait !

Les chrétiens qui vivent habituellement dans le Christ par le Saint-Esprit, qui est l'amour, sont tout remplis de charité surnaturelle pour le Christ Jésus leur chef et pour tous ses membres, et tout spécialement pour ses membres souffrants. Ils les aiment non pas d'une sentimentalité toute de pleurs et d'émotions stériles, mais ils les aiment de l'amour de charité qui porte à travailler à leur salut pour que, par leur délivrance, le Christ triomphe et soit glorifié dans tous ses membres.

C'est cet amour de charité qui nous fera accepter sans regimber le fardeau de chaque jour, pesant et souvent écrasant. C'est cet amour de charité qui nous poussera plus loin, jusqu'à aimer, comme le Christ l'a fait, la croix, la croix de chaque jour avec le crucifiement par le devoir d'état. C'est cet amour de charité qui nous poussera plus loin encore, jusqu'à rechercher, comme le

Christ l'a fait, la croix avec tout son cortège, l'amour des mépris, des contrariétés, des privations, de la vie dure et de la souffrance jusqu'à faire entrer la pénitence dans notre vie. C'est cet amour de charité qui nous poussera peut-être, mais avec prudence et conseil, jusqu'au vœu héroïque de l'abandon de toute la valeur satisfactoire de notre vie entière pour les fidèles trépassés. Voilà l'amour de charité que le Saint-Esprit répand dans nos âmes et qui nous unit au Christ, et en lui et par lui à tous ses membres nos frères, et qui nous fait collaborer avec les membres triomphants au soulagement et au salut des membres souffrants.

Jusque dans leur prison où gémissent les fidèles trépassés, où ils n'ont personne pour les visiter, où ils ont une faim et soif dévorantes de voir Dieu, où ils souffrent dans l'attente de leurs vêtements resplendissants de gloire, seule la charité pénètre et porte l'espérance et la délivrance. Si nous l'envoyons jusque-là en notre nom, nous serons en bonne place pour entendre le Christ à la fin des temps quand il dira : « Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu faim et soif, et vous m'avez donné à manger et à boire; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité... En vérité je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait au plus petit d'entre vos frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

*
* *

La conclusion, la voici : soyons des saints ! Soyez parfaits, avait dit le Christ Jésus, et saint Paul d'ajouter : « C'est la volonté de Dieu, que vous soyez des saints ! » Saints ! n'ayons pas peur de ce mot-là ! Sans doute il est à lui seul tout un programme de vie, non pas un programme d'entreprises extraordinaires, ni de coups d'éclat

à étonner le monde ; mais programme de vie en prose très simple, de bonne volonté, dans la vie ordinaire parfaite, sous le regard de Dieu.

Programme cependant capable de séduire des âmes généreuses et des cœurs ardents, puisqu'il ne s'agit rien moins que de servir un chef pacifique et doux, un roi tout auréolé par ses souffrances et par ses victoires, à la figure expressive de bonté, mystérieusement attirante, saintement inspiratrice de sacrifices enthousiastes et de donations totales : le Christ Jésus.

Servir le Christ, pour régner avec lui dans la multitude des saints.

Servir à sa place, comme un membre vivant, et contribuer pour sa part à l'accroissement de tout le corps mystique du Christ, à son triomphe et à la plus grande gloire de Dieu.

Servir dans *la plus étroite solidarité* et la plus intime fraternité avec tous nos frères de la terre et du ciel, pour la délivrance de nos frères souffrants du Purgatoire.

Servir non pas en esclaves, mais en collaborateurs fraternels du Christ, en fils de famille divine, sous l'impulsion commune de la plus grande force vitale qui soit au monde, l'amour de charité.

Le Mans.

Léon Porteboeuf.

La Prière liturgique

Complément et Corps mystique de Jésus-Christ, continuellement occupée à reproduire en elle le mystère de son Époux, la sainte Église nous offre dans sa prière officielle, la prière liturgique, un excellent moyen de communier à la prière même de son Chef. Car, selon le mot de Bossuet, *l'Église c'est Jésus-Christ, Jésus-Christ répandu et communiqué*, ou, si l'on préfère, c'est Jésus-Christ perpétué au cours des âges, diffusé à travers le monde, c'est Jésus-Christ répandu en tous temps et en tous lieux. Dans son langage candide et plein de bon sens, sainte Jeanne d'Arc le disait à ses juges : « M'est avis que le Christ et l'Église, c'est tout un. »

Si donc nous cherchons à savoir quelle place la prière tient dans la vie de l'Église, et de quels caractères est empreinte cette prière, il nous faut par-dessus tout scruter le mystère du Christ, clé du mystère de l'Église.

En se définissant la Voie, la Vérité et la Vie, la Voie que les volontés auraient à suivre, la Vérité que les intelligences auraient à croire, la Vie que les âmes auraient à vivre, notre Sauveur ne décrivait qu'un aspect de sa mission, son rôle envisagé du côté des hommes. Avant d'être le Docteur venu pour éclairer à nouveau de la doctrine d'En-haut les intelligences enténébrées, avant d'être le Roi venu pour redresser les volontés dépravées et pour les conduire dans la voie droite, avant d'être le Pasteur venu pour réinfuser dans les âmes mortes la vie de la grâce, avant d'être en un mot — qu'on me passe l'expression — l'homme d'affaires de la terre, le Christ Jésus devait être l'homme du ciel, l'homme de Dieu, sa mission de-

vait se terminer, non à l'homme, mais à Dieu. Ce qui importait plus que tout dans l'œuvre de la Rédemption, c'était que fût rendu au Créateur ce que notre premier père lui avait refusé au lendemain de la création.

Or, en détournant à son profit la créature au lieu de s'en servir pour aller à Dieu et pour rendre à l'excellence divine le témoignage d'humble soumission qui lui était imposé comme au roi et prêtre de la création, Adam n'avait fait que signifier à Dieu, dans un mouvement de révolte haineuse, qu'il entendait se considérer comme étant lui-même la fin ultime de tous ces êtres inférieurs mis à son service. Dès lors, pour être corrélative à la faute et de nature à en contrebalancer les effets, ainsi que l'avait décrété le Maître de l'Univers, l'œuvre de la réparation devait consister en un acte d'humble soumission par lequel le nouvel Adam témoignerait à Dieu publiquement, en présence de la société, dans un mouvement d'amour au moins égal en intensité au mouvement de haine du premier Adam, qu'il reconnaissait loyalement le souverain domaine de Dieu sur toutes choses et acceptait volontiers sa dépendance; en d'autres termes, ce devait être un acte essentiellement religieux et cultuel, accompli à l'honneur exclusif de Dieu au nom de la société, et dont les effets pussent s'étendre à toute l'humanité.

Cet acte formel de la Rédemption, dans lequel la prière du Christ devait trouver son expression la plus achevée, ce fut, nous le savons tous, l'oblation du Sacrifice de la Croix. Là, en effet, c'était toute l'Église qui, dans la personne de Jésus, offrait au Père céleste, et pour tous les hommes, le sacrifice voulu pour le salut du monde : offert par Jésus comme chef du Corps mystique, ce sacrifice était social ; offert pour toute l'humanité, il était universel.

*
* *

Que le culte religieux occupe dans la vie de l'Église une place de choix, celle-là même qu'il tenait dans la vie

de Jésus, cela est trop évident pour qu'il soit besoin d'y insister longuement.

Si en effet, par son triple pouvoir de magistère, de gouvernement et d'ordre, l'Église est appelée à prolonger, à rendre sensible parmi les fidèles l'action sanctificatrice du Christ — du Christ Docteur en évangélisant les nations par son enseignement, du Christ Roi en gouvernant les peuples par ses lois disciplinaires, du Christ Pasteur des âmes en communiquant la vie par le canal des Sacrements, — elle n'a garde d'oublier que c'est là un côté seulement de son rôle, son rôle envisagé par rapport à l'homme; et elle sait qu'il ne lui est possible d'accomplir cet apostolat qu'à la condition de se tourner d'abord vers Dieu.

Aussi la prière a-t-elle dans la vie de l'Église une primauté incontestable. Elle est à la base même de son opération, elle est l'œuvre que dès les premiers jours se réservèrent les Apôtres, laissant aux diacres l'exercice des fonctions charitables et l'organisation matérielle de la vie de collectivité : *nos vero orationi... instantes erimus*, elle est l'œuvre que nul chrétien, nulle société religieuse ne saurait omettre, la fonction primordiale seule inamissible du clergé et des fidèles : s'il y a des Ordres qui n'agissent point, il n'y en a aucun qui ne prie. Et la prière pénètre tellement au plus profond de la vie de l'Église que, si, en elle, le culte n'est pas tout, il est du moins mêlé à tout, et que c'est dans le mystère d'une opération unique — celui de son action sacerdotale — que l'Église s'applique surtout à nous dispenser les biens sublimes de vérité, de régence et de vie surnaturelles qui lui viennent pour nous du Christ Jésus. N'est-ce pas en effet au cours des fonctions sacrées que l'enseignement de la doctrine et l'exercice de la juridiction ecclésiastique trouvent leur place la plus normale? Ainsi autrefois, c'est exclusivement de l'autel, par l'homélie et la catéchèse, qu'était distribué le pain de la doctrine; et aujourd'hui encore, c'est en majeure partie durant la liturgie

qu'il nous est quotidiennement livré, soit dans le formulaire des livres de la psalmodie, de la lecture, de la prière, soit par la prédication dont il n'est pas rare de voir les rubriques déterminer le thème. De même, semble-t-il, jamais les missions dont l'Église investit ses enfants, pour défendre la cause du Christ par exemple, n'ont trouvé de liens plus forts ni plus vivants que dans ces solennelles fonctions liturgiques qui sont le sacre des empereurs et des rois, la bénédiction des soldats, et que sais-je encore? Le pouvoir coercitif lui aussi, où trouverait-il jamais d'expression plus profonde pour s'exercer qu'en des cérémonies telles que l'expulsion et la réconciliation des pénitents, la dégradation des clercs, l'excommunication, ou d'autres analogues? Et les définitions doctrinales de leur côté ne revêtent-elles pas un caractère pour ainsi dire plus sacré lorsqu'elles sont promulguées au cours de l'Action sainte, au milieu de tout l'appareil des pompes et cérémonies du culte liturgique? C'est donc bien à une vie de culte, de prière que l'Église, comme le Christ, s'emploie assidûment pour accomplir sa mission, même quand on la regarde du côté des hommes. Et de plus, il est temps d'y venir, c'est à prier comme le Christ et en son nom, c'est donc à évoquer la réalité originelle du mystère que l'Église s'applique essentiellement dans son oraison.

*
* *

Aussi catholique, aussi universelle que l'oblation du Rédempteur venu pour sauver le monde entier, la prière liturgique est l'ennemie irréconciliable de l'égoïsme et de l'individualisme. Non seulement elle embrasse toute l'Église catholique — *toto orbe diffusa* — et l'enveloppe tout entière, depuis le Père qui est aux cieux jusqu'au dernier des néophytes et à la dernière des âmes qui expie dans le Purgatoire, mais elle s'étend à tout l'univers, sans excepter les hérétiques ni les schismatiques, pas plus

que les Juifs perfides et les païens, pour qui une supplication publique monte solennellement vers Dieu le Vendredi-Saint, renouvelant ainsi chaque année dans le monde entier la prière du Christ pour les bourreaux qui le crucifiaient : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Et si nous désirons savoir où l'Église va chercher les accents enflammés qui de son cœur brûlant de charité jaillissent aussi généreux pour tous les hommes, sans distinction de race, de langue, ni même de religion, il nous faut monter plus haut que la terre, trop basse et trop étroite pour nous répondre; nous devons diriger nos regards là même où Jésus dirigeait les siens : dans le ciel, vers cet Esprit d'amour dont seul le souffle puissant peut embraser tout l'univers. « Tantôt, sous l'impression de cet Esprit qui anima le divin Psalmiste et les Prophètes, dit excellemment Dom Guéranger dans la Préface générale de l'*Année liturgique*, l'Église puise dans les livres de l'Ancien Peuple le thème de ses chants; tantôt, fille et sœur des saints Apôtres, elle entonne les cantiques insérés aux Livres de la Nouvelle Alliance ; tantôt enfin, se souvenant qu'elle a aussi reçu la trompette et la harpe, elle donne passage à l'Esprit qui l'anime et chante à son tour un *Cantique nouveau.* » Ainsi, à la suite de Jésus, dont ce tableau nous rappelle la prière, à sa suite et comme lui, l'Église inspirée par l'Esprit exalte tantôt la puissance de Dieu, tantôt sa bonté, tantôt sa libéralité, tous thèmes aussi vastes, plus vastes que l'univers; et elle leur oppose l'impuissance absolue de l'homme abandonné à ses seules forces, la chute originelle avec ses conséquences funestes, mais sans les exagérations de Baïus ou des Jansénistes, ses conséquences heureuses aussi par conséquent, celles qui nous ont valu la Rédemption par le Christ Jésus, la possibilité enfin pour l'homme racheté de se régénérer dans le sang du Rédempteur par son incorporation à l'Église et sa bonne volonté personnelle, aidée de la grâce de Dieu : *O felix*

culpa, quae talem ac tantum meruit habere Redemptorem, chante triomphalement l'Église le Samedi-Saint. Et tout cela est dit, redit avec une variété d'expressions qui ne laisse rien à désirer, sous une forme littéraire aussi qui ne le cède aucunement à ce fonds inépuisable de doctrine mis à la portée de toutes les intelligences selon une méthode qui réchauffe les cœurs, en leur communiquant le feu sacré de l'amour dont leur prière doit être imprégnée, et les porte à élargir l'horizon de cette prière, à la rendre vraiment catholique, universelle.

Mais, que la prière liturgique ait ce merveilleux privilège de pouvoir servir d'expression aux sentiments des chrétiens de tous temps et de tous lieux, cela lui vient aussi de ce qu'elle est à prédominance doctrinale : car la pensée, dont la doctrine est éclose, a sur le sentiment et l'affection l'avantage d'être une valeur universelle, immuable, surtout ici où la vérité mise en lumière est la doctrine infaillible de Jésus-Christ. Les droits du cœur et de la sensibilité ne sont nullement lésés pour autant dans la prière de l'Église : autrement elle ne serait plus une prière; les textes liturgiques de Noël, de la Semaine Sainte, de Pâques, ou encore ceux de la liturgie funéraire, de la majorité des Psaumes, ne nous en sont-ils pas les garants? Seulement, dans l'émotion même, l'expression liturgique garde toujours une sage mesure; en se faisant le guide du cœur, elle se maîtrise elle-même pour l'aider à modérer ses excès. Et c'est précisément pour avoir établi, avec un admirable sens psychologique, cette harmonieuse union entre la pensée et le sentiment que la prière liturgique s'adapte toujours si exactement à la diversité des tempéraments : généralement plus retenue chez les Latins, n'est-elle pas au contraire plus expansive chez les Orientaux? Le Christ Jésus, afin de se rendre plus accessible à tous, ne se prêtait-il pas lui aussi à la diversité des tempéraments de ceux qui l'abordaient? Ne se faisait-il pas plus souriant avec les enfants, plus petit avec les humbles, plus autoritaire avec les Doc-

teurs et les pharisiens, plus condescendant avec les faibles, plus miséricordieux avec les miséreux, plus compatissant avec les femmes? Voilà qui justifie assurément, et comme nécessaire même à la sauvegarde de l'unité de l'Église, cette diversité raisonnablement limitée des familles liturgiques au maintien de laquelle le Saint-Siège veille si soigneusement. N'est-ce pas par exemple pour avoir modéré l'ardeur de leurs élans primitifs et spontanés en puisant au génie un peu austère, mais robuste, du rit romain que certaines liturgies antiques et vénérables de l'Occident doivent de subsister aujourd'hui encore? N'est-ce pas aussi et surtout pour s'être approprié quelque chose des accents de chaleur et d'enthousiasme que les anciennes liturgies des Gaules tenaient de l'Orient que la liturgie romaine des premiers siècles, apparemment bien sévère, dut de pouvoir s'adapter à tous les tempéraments latins et finalement de s'universaliser par tout l'Occident?

*
* *

Universelle dans son objet et quant à ses bénéficiaires, la prière de l'Église n'est cependant pas la prière de tous indistinctement : la preuve en est qu'aux premiers siècles les infidèles, les excommuniés, les catéchumènes étaient obligés de se retirer quand commençait l'offrande de l'Action sacrée : leur participation ne pouvait être admise au cœur même de la prière liturgique. C'est que la prière de l'Église est un bien de famille, le bien propre de ceux-là seulement qui sont incorporés au Christ, la prière de la société chrétienne, une prière sociale par conséquent. Prière sociale, c'est-à-dire non seulement extériorisée et officielle, mais encore collective et hiérarchique. Collective, elle est la prière de plusieurs; hiérarchique, elle est la prière d'un seul, officiellement chargé de l'exprimer, mais au nom de toute l'assemblée ; ainsi, sur la croix, Jésus seul s'était livré, mais pour nous tous, pour réparer à notre place.

De tous les caractères qui affectent la prière de l'Église, celui de collectivité est le plus apparent, le plus sensible; c'est lui qui, d'abord, frappe tous les regards. Ainsi, les formules composées immédiatement en vue de l'emploi liturgique y sont la plupart du temps au pluriel, et les Souverains Pontifes ont toujours énergiquement rejeté les tentatives opposées : témoin ce bréviaire de Quignonez où toutes les pièces directement ordonnées à l'Office choral avaient été supprimées; après quelques années de vogue, il dut rentrer dans le néant, grâce à la fermeté du pape Paul IV qui sauva sans hésiter la tradition séculaire; c'est seulement par exception et sous l'influence de la célébration privée que quelques rares pièces de caractère individuel ont trouvé place dans la liturgie ou y ont perdu leur caractère primitif de collectivité : nous en avons un exemple dans l'oraison *Corpus tuum, Domine, quod sumpsi*, qui, au témoignage de l'antique missel mozarabe, était autrefois au pluriel. Ordinairement même, les formules empruntées du dehors — tels les passages de la Sainte Écriture — étaient transposés au pluriel, s'il y avait lieu, pour l'usage liturgique; et, pour prendre un cas ailleurs que dans la Sainte Écriture, on pourrait citer celui du *Credo* qui figurait au pluriel dans l'ancien missel mozarabe : *Credimus in unum Deum.*

Cette note de collectivité, et plus encore peut-être celle de hiérarchie qui affectent toutes deux la prière de l'Église, se vérifient d'une manière particulièrement frappante dans les formules qui sont la moelle, la substance de la prière liturgique. A cet égard, il y a lieu de distinguer, dans le répertoire de la liturgie, entre formules essentielles et formules secondaires, accessoires. Ces dernières sont constituées par tout ce qui est de droit, comme les chants proprement dits de la Messe et l'Office, la partie propre du peuple, des chantres, des ministres inférieurs : jamais elles ne constituent en elles-mêmes un acte pleinement liturgique. Au contraire, les autres prière-

res — oraisons ou collectes, préfaces et surtout Canon de la messe — qui en principe se disent exclusivement de l'Autel et primitivement avaient seules ce privilège, celles-là sont essentielles, par elles-mêmes autonomes et absolument indépendantes. On les appelle prières sacerdotales parce qu'il appartient au prêtre et à nul autre que lui, en vertu de sa participation sacramentelle au sacerdoce du Christ, de les adresser à Dieu : il y aurait donc erreur à vouloir les faire intégralement réciter à haute voix par les fidèles quand le prêtre les dit, par exemple à l'occasion des messes dialoguées. Ces prières toutefois n'en sont pas moins la prière commune de tous les fidèles : car le prêtre ne les dit que comme porte-parole officiel du peuple qui est appelé à s'y unir même extérieurement après s'y être uni de cœur, en y acquiesçant par cet *Amen* qui jadis était une véritable acclamation lancée par tous. Ainsi donc, même durant la prière la plus formellement liturgique, ce n'est pas seulement le prêtre qui prie, c'est toute l'assemblée : même alors, et malgré les apparences, la prière liturgique ne cesse d'être collective.

Préoccupation chère à l'Église en effet, celle de la participation collective et active de tout le peuple chrétien à son culte. Fréquemment elle y insiste, et cela non seulement en provoquant de la part des fidèles cet *amen* dont il vient d'être question, mais aussi par ces échanges continuels de petits dialogues avec le célébrant et ses ministres, voire par ces invitations à une union plus intime encore : de cette manière l'Église assure à tout instant de la prière le contact entre la nef et l'autel. Mais en même temps elle l'assure de telle sorte que jamais les brebis ne soient confondues avec le pasteur. Et ce ne sont pas seulement les décrets rendus par le Saint-Siège en ces dernières années — tels ceux qui concernent les messes dialoguées — qui en témoignent; c'est la tradition entière et la plus ancienne qui le prouve. Durant les fonctions liturgiques, chacun prie non seulement en la manière

assignée par son degré hiérarchique, ainsi qu'on l'a laissé entendre en parlant des prières sacerdotales, mais aussi à la place qui lui revient de ce fait : le Pontife et le Prêtre, à l'autel; le Diacre, à l'ambon; les Lecteurs, au lutrin; la schola, au chœur; le peuple, dans la nef, au delà de la balustrade. Il importe en effet, aujourd'hui surtout où la notion de hiérarchie est si affaiblie dans le monde, que ceux qui n'ont pas reçu de Dieu mission sacramentelle pour personnifier le Christ dans sa fonction sacerdotale soient invités à garder la réserve qui s'impose, qu'ils apprennent, tout en restant unis au pasteur, à demeurer sous son autorité, sous la dépendance, paternelle néanmoins et tout autant bienfaisante, du sacerdoce de l'Église. Ce que le Souverain Pontife demande à ce sujet de l'Action catholique en général est applicable sans nul doute, et dans la même mesure, au domaine de la participation des fidèles à la liturgie.

D'ailleurs, au cours de l'Action sacrée, le Chef de l'assemblée, c'est-à-dire le Pontife ou le Prêtre, n'est là, lui aussi, qu'en sous-ordre, comme ministre visible délégué du Christ et de l'Église : car il est nécessaire que les hommages de la terre arrivent au trône de Dieu par l'intermédiaire de Celui dont l'Incarnation et la mission rédemptrice ont fait l'unique Médiateur du genre humain, le Grand Prêtre de la Nouvelle Alliance ; autrement la prière de l'Église ne serait plus sa prière à lui. Ne soyons donc pas surpris de ce que, dans le culte liturgique traditionnel de l'Église, le Christ Jésus est plus souvent considéré comme homme que comme Dieu, comme sujet de la prière que comme terme. Dans la prière liturgique, le véritable rôle de notre bien-aimé Sauveur est de grouper autour de lui tout son Corps mystique, pour le ramener au Père. Si d'ailleurs il s'est revêtu de notre nature, n'est-il pas normal que nous le considérions d'abord tel qu'il nous apparaît : comme notre Médiateur et Prêtre, donc dans son Humanité Sainte? Par elle, nous atteindrons plus facilement sa divinité. Voilà pourquoi, dans

sa liturgie et surtout dans les prières sacerdotales, l'Église, en règle générale, ne s'adresse pas directement à lui, mais bien plutôt prie par lui, en son nom, selon la recommandation qu'il en a faite lui-même : « Par Jésus-Christ Notre-Seigneur », répète sans cesse l'Église en ses oraisons, car c'est par lui, comme dit l'Apôtre, que nous avons accès auprès du Père. Et, puisque c'est par la vertu de sa croix que tout bien nous arrive, toute bénédiction est accompagnée du signe de la croix, toute invocation qui implore les faveurs du ciel est accompagnée, lorsqu'elle est faite en présence du crucifix, d'un geste significatif d'extension des mains vers l'image du Christ en croix, toute offrande plus solennelle enfin est précédée d'un regard expressif que le prêtre doit jeter vers la Croix pour témoigner, avant de commencer, qu'il agit au nom du Christ et dans les mêmes sentiments que lui. Parfois même, l'identification entre le Christ et son ministre est poussée si loin que le prêtre reprend textuellement, à la première personne et comme à son propre compte, les paroles mêmes de Jésus : « Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang. » Ainsi la grande prière sociale de l'Église est-elle en définitive et très réellement exprimée, formulée, présentée à Dieu par Jésus-Christ lui-même.

*
* *

De cette loi fondamentale, qui fait du Christ le sujet principal de la prière liturgique, découle un autre principe, affirmé dès l'origine par les documents les plus anciens : le souci d'adresser de préférence la prière à Dieu le Père comme à son terme explicite. « Que nul à l'autel, lit-on dans les canons des conciles d'Hippone et de Carthage à la fin du IV^e^ siècle, ne nomme le Père pour le Fils ni le Fils pour le Père, mais que toujours l'oraison soit adressée au Père. » Le Sauveur n'avait-il pas, lui aussi, toujours agi de la sorte? *Confiteor tibi*,

Pater; Pater, si possibile est, transeat...; Pater, in manus tuas...

Alors, à la suite de Jésus et comme lui, l'Église dans sa liturgie prie le Père. Au nom de Jésus, Prêtre et Victime, elle lui offre le sacrifice eucharistique : *Suscipe, sancte Pater; Vere dignum et iustum est... tibi... gratias agere... Pater omnipotens... per Christum Dominum nostrum ; Te igitur, clementissime Pater... ; Per Ipsum (Christum) est tibi Deo Patri... omnis honor et gloria.....* Et ce n'est pas seulement l'oblation du sacrifice, c'est tout le culte, toute la prière officielle qui, dans son ensemble, obéit à la même loi : formules déprécatives, hymnes et doxologies en l'honneur du Père sont de beaucoup, à l'origine surtout, les plus nombreuses ; il était même très rare, dans l'antiquité, que les formules sacerdotales fussent adressées au Fils : ainsi aucune exception ne peut être relevée parmi les 1030 formules qui composent les 200 messes du sacramentaire léonien, et même de nos jours les exceptions à cette règle sont en nombre très restreint. L'attitude du Christ dans la prière liturgique reste donc bien habituellement une attitude de soumission et de dépendance à l'égard du Père.

Néanmoins cette direction de la prière liturgique n'est pas tellement exclusive qu'elle puisse porter atteinte aux deux autres Personnes divines qui ont droit, elles aussi, à notre adoration, ni même aux Saints que nous avons le devoir d'honorer. L'Église catholique leur fait au contraire une large part dans son culte. Elle atteint le Fils et le Saint-Esprit d'une façon implicite d'abord, parce que d'une part toute fonction liturgique est ordonnée d'une manière générale à la gloire du Père, du Fils et du Saint-Esprit; parce que d'autre part, dans le Père vers qui elle se tourne explicitement, toute la Trinité se résume et se récapitule dans l'unité. Elle les invoque de plus explicitement, personnellement, chacune en particulier, assez fréquemment : Jésus-Christ, surtout en ce qui touche immédiatement à la conservation et à la dis-

tribution de la Sainte Eucharistie ; l'Esprit-Saint, plus particulièrement lorsqu'il s'agit de faire descendre Dieu pour opérer une sanctification. Quant aux saints, nul d'entre nous n'ignore avec quel enthousiasme ils sont célébrés et chantés dans l'Église catholique et par elle, notamment au jour où le calendrier liturgique rappelle leur glorieuse mémoire.

Mais ces adorations, ces hommages, l'Église sait les rendre en conciliant admirablement toutes les exigences; elle n'a garde d'oublier qu'elle personnifie le Christ. Si, par exemple, dans quelque formule sacerdotale, elle affirme et glorifie la divinité de son Chef et Sauveur ou celle du Saint-Esprit, elle le fait de préférence sous une forme de nature à sauvegarder et mettre en relief le rôle qui convient par appropriation à chaque Personne; ainsi toutes les oraisons de la Messe et des Heures se concluent *Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous (ô Père) en l'unité du Saint-Esprit.* — Même le rôle qui leur convient en propre dans la liturgie est soigneusement mis en relief. S'agit-il par exemple de faire appel au secours de l'Esprit-Saint, à qui spécialement il appartient de consacrer et de sanctifier ? alors l'Église procède comme Jésus faisait en pareil cas : par un geste symbolique d'insufflation ou d'imposition des mains. De là ce rite de l'insufflation pratiqué sur le catéchumène adulte au moment où il se dispose à recevoir le baptême, et sur l'eau baptismale elle-même le Samedi-Saint, comme aussi le Jeudi-Saint sur celles des Huiles saintes qui sont destinées en propre à servir de matière au ministre du Christ pour conférer le Saint-Esprit dans la collation des Sacrements. De là aussi ces impositions de mains si souvent réitérées dans la liturgie sacramentaire pour obtenir un effet de sanctification ou de purification, en un mot la tradition de l'Esprit sous une forme ou une autre.

Si enfin l'Église s'emploie avec un tel zèle à célébrer les saints, et plus que tous la Très Sainte Vierge, c'est qu'elle vénère en eux des membres à jamais vivants du

Christ, des chefs-d'œuvre de la bonté et de la puissance du *Dieu admirable dans ses saints, du Dieu qui les magnifie.* La liturgie nous les présente donc avant tout comme des auxiliaires, comme des médiateurs secondaires qui ne font que participer à la médiation seule souveraine du Christ ; ils n'interviennent jamais que pour intercéder, non pour accorder. Et ainsi, tels qu'ils sont honorés par la liturgie, les saints, loin de nous détourner de la Très Sainte Trinité, seul terme suprême de notre culte, contribuent à nous la faire atteindre plus pleinement par les vertus et la ressemblance parfaite du Christ que nous contemplons en eux. Oh! alors, que nous sommes loin de la théorie protestante qui fait grief à l'Église catholique d'admettre les saints dans son culte! Que nous sommes loin aussi de la conception opposée, je veux dire de cette piété mal comprise qui, pratiquement, tend à substituer les saints à Dieu! L'Église catholique entend prier comme Jésus et en son nom.

*
* *

Prière universelle et sociale comme celle de Jésus, la prière de l'Église, avant que d'être une prière de demande, est d'abord, comme la sienne encore, une prière de louange. Venu pour rendre à son Père l'hommage dont nos premiers parents l'avaient frustré, le Rédempteur avait eu constamment en vue cette intention de faire de toute sa vie une louange à la gloire du Père : les évangiles laissent percer cette préoccupation à chaque page. Aussi a-t-il voulu que son Église priât de la sorte. C'est l'ordre qu'il établit dans l'Oraison dominicale, où les premières invocations ont trait directement à la gloire de Dieu, tandis que les demandes concernant les créatures ne viennent que les dernières. C'est la règle que saint Paul rappela expressément à ses fidèles : « Qu'en toutes vos supplications, leur dit-il, vos demandes soient portées à Dieu avec action de grâces. » A ce principe l'Église

est toujours demeurée scrupuleusement fidèle : d'abord la louange, ensuite la demande. Nous en avons la preuve dans les oraisons de nos livres liturgiques dont la charpente ne révèle aucune exception. Tandis que nos prières privées s'attachent éperdûment ou du moins s'attardent considérablement aux petits intérêts contingents de nos besoins personnels, la grande prière de l'Église, incomparablement plus désintéressée, s'occupe d'abord et directement du ciel, elle prend à cœur ses intérêts ; et, quand elle se tourne vers la terre, elle parle plus à Dieu du bien de la communauté que du bien individuel, sans toutefois négliger celui-ci : mais alors elle a soin de le rapporter au bien de tous, à l'intérêt de l'ensemble; et, dans un cas comme dans l'autre, la transition est établie ou du moins suggérée entre le bien présent et son prolongement dans l'éternité. Si donc, ainsi que l'affirmait Bossuet, « l'esprit de la prière chrétienne unit en soi ces trois choses : la glorification de Dieu en lui-même, l'action de grâces et la demande », la prière liturgique nous offre les meilleures garanties d'orthodoxie.

Quant à l'union, quant à la synthèse de ces divers objets, c'est à l'autel eucharistique qu'elle acquiert son maximum de perfection : et cela parce que le sacrifice de la Messe est aux autres parties de la liturgie, comme d'ailleurs à toute la vie de l'Église, ce que le Sacrifice de la Croix fut à tous les autres faits de la vie du Christ. De même en effet que toute la prière du Rédempteur et tous les actes de sa vie furent ordonnés au Calvaire, ainsi tout dans la vie sacerdotale de l'Église converge vers l'oblation de l'autel : c'est pourquoi depuis l'origine l'administration de presque tous les sacrements est liée à la célébration de la messe, c'est pourquoi aussi nombre de bénédictions, de processions, d'absoutes ont lieu la plupart du temps à l'occasion de la messe, soit pendant, soit immédiatement avant ou après, c'est pourquoi enfin les Heures canoniques sont plus que tout en fonction directe de la Messe dont elles ne sont en définitive que le cadre préparatoire ou complémentaire.

Comme d'autre part la Messe se réfère essentiellement au sacrifice de la Croix, seul sacrifice absolu, c'est en dernière analyse tout le mystère du Christ qui se reproduit chaque fois que se célèbre l'Eucharistie, c'est toute la religion, toute la louange de Jésus qui est de nouveau exprimée au Père par le ministère de l'Église, et toutes ses circonstances qui revivent sous l'autel : l'Attente, l'Incarnation, la Nativité et l'Épiphanie, la Passion, la Mort, la Résurrection et l'Ascension. Au Moyen-Age, des liturgistes, qui affectionnaient le symbolisme à outrance, se sont plu à voir ces diverses phases du mystère de Jésus-Christ réalisées successivement dans chacune des parties de la messe : à l'Introït, son entrée en ce monde; à l'Évangile, le temps de sa prédication publique; à l'Offertoire, son offrande dans le temple; au *Lavabo*, le geste de Pilate condamnant Jésus en se lavant les mains; du *Sanctus* à la Consécration, la Passion; au *Nobis quoque peccatoribus* ou à la Fraction des Espèces, la Mort sur la Croix; après l'*Agnus Dei*, la Résurrection; à la bénédiction finale, cette bénédiction que Jésus donna aux Apôtres avant de remonter aux cieux, et son Ascension aussi; et de même pour tout le reste. Quelque ingénieuses que soient ces explications, la théologie préfère certes de beaucoup nous enseigner qu'à la Sainte Messe tous les mystères du Verbe Incarné s'accomplissent au même moment qui est celui où, sous le signe de la mort du Christ symbolisée par la consécration séparée des espèces, le pain est changé au Corps de Jésus et le vin en son Sang. De son temps déjà saint Augustin eut à faire sévèrement observer à Trichon que *l'unité de l'indivisible sacrement ne tolère pas de division.*

Si l'Église a pris soin de nous distiller pour ainsi dire goutte à goutte, de nous expliciter l'une après l'autre chaque phase du mystère, soit dans les diverses Heures du jour et de la nuit, soit dans le cycle annuel, ce n'est pas pour re-produire réellement et séparément l'une d'entre elles plutôt que l'autre. C'est bien plutôt

pour sanctifier à son tour, en les commémorant, ces heures, ces époques que Jésus a sanctifiées le premier en vivant dans le temps; et c'est aussi, surtout même, à cause de nous. Car, encore qu'une seule messe contienne en soi toute la valeur nécessaire pour changer en quelque sorte au Corps et au Sang du Christ quiconque s'offre sur la patène et dans le calice avec la matière du sacrifice, et le puisse rendre ainsi pleinement participant de la Vie, de la Mort et de la Résurrection du Sauveur, il ne faut pas oublier que cette croissance ne saurait s'opérer que conformément aux lois de notre nature humaine. De là cette nécessité d'une réitération des mystères sacro-saints à de fréquents intervalles qui correspondent au rythme de la nature causé par les révolutions astronomiques du jour et de l'année. C'est ce que fait la liturgie, en nous remettant sous les yeux l'une après l'autre, avec une grande variété d'expressions et sans les fractionner pour autant, chacune des phases du mystère : de la sorte, elle nous permet de mieux appliquer notre esprit à en scruter la vérité, notre volonté à en reproduire le fruit.

Cette économie de l'action liturgique, il importe de le remarquer soigneusement, ne veut pas dire du tout, comme on serait parfois tenté de le croire, que la liturgie du cycle annuel ou celle des Heures canoniques soit principalement l'écho du contact intime qui unissait nos Pères dans la foi avec la nature qui les environnait. L'idée profonde que reflète le développement de la liturgie dans sa prière quotidienne et annuelle, et qui anime chacune de ses parties, est plus élevée : elle est avant tout d'ordre surnaturel, elle est éminemment christologique, christocentrique. Et, si la divine Providence y a concilié, disposé fort harmonieusement cette merveilleuse rencontre de la nature et de la surnature, c'est pour que nous puissions, à travers l'enveloppe variée des choses naturelles, découvrir plus facilement et mieux comprendre, mieux vivre surtout les aspects, les phases multiples

du mystère unique qui domine tout dans l'histoire du monde et des âmes : le mystère du Christ. C'est de lui que toute la prière de l'Église est imprégnée, dans son ensemble comme en chacune de ses parties. En commémore-t-elle une phase plus importante, elle lui consacre une solennité exceptionnelle, elle en prolonge le rayonnement durant une octave entière; honore-t-elle quelque saint, c'est toujours pour nous le présenter, ainsi qu'on l'a vu plus haut, dans ses relations avec le divin exemplaire, à travers le mémorial de sa Passion surtout, parce que, dans sa glorification, ce saint est devenu un membre à jamais vivant du Christ.

Ainsi l'Église ne fractionne pas ce que Dieu a fait indivisible. Tout en elle est organisé en fonction de son opération sacerdotale, et tout, en celle-ci, est dominé par l'auguste sacrifice de l'Eucharistie, mémorial de la Passion et de la Mort du Christ. Finalement alors, toute la prière, toute la vie de l'Église est une mise en œuvre des paroles et un écoulement incessant du geste par lequel notre Sauveur inaugurait au Cénacle le rit de la religion chrétienne : « Faites ceci en mémoire de Moi », et la prière de l'Église est bien la prière authentique du Christ, rendue présente en tous temps et en tous lieux.

*
* *

Il est temps de conclure. Puisque « le Christ et l'Église, c'est tout un » — puisque d'autre part, selon le mot de l'Apôtre, tout ce qui est à Dieu et au Christ est aux chrétiens, tout ce qui est à l'Église est à nous, sa prière nous appartient. Usons donc comme d'un bien propre, et sans crainte d'en abuser jamais, de cette grande prière que l'Église met avec un cœur si maternel à la disposition de tous ses enfants, de tous ceux qui, ayant été baptisés dans le Christ, ont le devoir de revêtir le Christ. Nourrissons abondamment notre esprit de sa doctrine et notre cœur des sentiments qu'elle inspire;

qu'elle anime notre oraison privée, qu'elle nous fasse aimer toujours davantage à nous grouper avec une dilection toute fraternelle autour de l'Autel, de la table familiale, sous la présidence du père de famille. C'est là plus que partout ailleurs que, selon la belle expression de Pie X, nous puiserons, comme à sa source première et indispensable, le véritable esprit chrétien, c'est-à-dire la conviction profonde du lien de fraternité surnaturelle qui unit ensemble tous les incorporés au Christ, c'est-à-dire aussi le respect filial et l'obéissance amoureuse, intégrale et sincère envers le Chef de l'Église et ses représentants, parce que c'est alors surtout que l'on va au Père, *par le Christ, avec lui et en lui,* guidé par l'Esprit de Dieu pour rendre à la Trinité Sainte tout l'honneur et la gloire qui lui sont dus.

Rome.

fr. R. Pierret, O. S. B.

Notes sur Mireille Dupouey

(Sœur Catherine de Sienne, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique)

et quelques fragments de ses Lettres

(1915-1932)

Ceux qui ont enchanté leur esprit et nourri leur âme des admirables Lettres *qu'écrivit au front de l'Yser le lieutenant de vaisseau Pierre Dupouey n'ont pas pu se défendre d'imaginer la jeune épouse à laquelle il les adressait — et ses réponses. Nul ne pouvait douter que les deux voix ne fussent également pures et nobles ; la qualité de l'une garantissait celle de l'autre : quel concert ! Hélas ! n'espérons pas les entendre alternées, accordées et fondues ! Cet incomparable poème de « l'amour conjugal en Dieu » demeurera comme un duo dont on n'aurait noté qu'une partie. En rejoignant le héros dans la Joie, dix-sept ans après son départ — le même temps, il m'est doux de le remarquer, que saint Alexis, selon le Bréviaire, fut absent du foyer, puis y vécut présent et invisible — Mireille Dupouey, dans sa profonde modestie, fit détruire ses propres lettres; nul, sans doute, ne les a lues, hormis son bienheureux époux.*

On sait que, passant outre à sa délicate pudeur, à son désir d'obscurité, à la désapprobation du monde, elle

avait cru devoir, pour la seule gloire de Dieu et le seul bien des âmes, livrer aux hommes celles de Pierre, nous entr'ouvrant ainsi, à son corps défendant, le précieux secret de son amour... mais, à l'expresse condition qu'aucun rayon d'honneur n'en rejaillît sur elle — en quoi elle ne pouvait que se tromper. Auprès de son époux, l'homme complet de la Renaissance, doué de tout par la nature et restituant tout à Dieu, elle-même se comptait pour rien : une humble fleur qui ne tenait vie et lumière que du jardinier commis à sa garde et à son épanouissement spirituel. Pierre enseignait, dirigeait, éclairait, et l'on eût dit vraiment qu'elle lui devait tout sur terre, non seulement la joie et l'amour, mais même la foi, et qu'il n'avait rien reçu d'elle ; or, c'était d'elle que lui-même estimait avoir tout reçu. Tous les saints en sont là. Sans préjuger aucunement des décisions futures de l'Église, on peut dire que l'un et l'autre eurent l'humilité des saints. Un jour, le premier jour, dans leur rencontre providentielle, lorsque, d'un même mouvement de l'âme, ils se reconnurent sans aucun doute l'un à l'autre promis, « à la vie, à la mort », sait-on quel fut leur geste spontané? Ils s'agenouillèrent ensemble. Ce fut à qui s'humilierait le plus.

J'ai honte de parler de moi, de m'introduire en tiers dans ce miracle de la grâce, continué sur la terre, sans défaillance, en l'âme d'une veuve *qui sut se parer de ce titre comme du plus sublime qu'une femme pût porter. Mais je n'ai pas cessé depuis 1915 d'en être spectateur et bénéficiaire; c'est de ce miracle que je suis né. Deux ans après la première lueur, sommé de témoigner, en conscience, du changement total que la mort de Pierre Dupouey avait amorcé dans mon âme, je dus me contenter de laisser entrevoir la part majeure que sa femme, alors tout à fait inconnue de moi, par quelques lettres infiniment discrètes mais pressantes, d'un poids de vérité, de charité incalculable, eut dans l'achèvement de ce qu'il avait commencé. Par ses lettres, par ses*

prières, elle fit lever en moi la graine qu'il avait semée, et elle eut la première, par révélation — elle m'en fit l'aveu plus tard —, la veille de Noël, pendant le Te Deum, *la nouvelle de mon retour à la vérité éternelle. Il m'est permis — et imposé — de le dire aujourd'hui, puisque les siens m'y autorisent. C'est le moindre hommage que puisse lui rendre ma douloureuse gratitude.* Il est digne et juste *qu'elle le partage, comme tout le reste, avec son époux.*

De leur union en ce monde, belle comme un accord parfait, je n'ai recueilli que l'écho; quelques précisions, à moi confiées, dont le seul souvenir me déchire d'admiration : leur première rencontre, leur séparation dernière — et ce que nous disent les Lettres *de Pierre. Ce paradis ne dura que quatre ans (1911-1915). Mais une correspondance assidue, à peine ralentie sur la fin par la maladie, m'a fait le confident émerveillé des lendemains, j'entends de ce paradoxe ineffable, tel que Dieu seul est capable de soutenir et de réussir le pareil en ses créatures privilégiées :* l'amour — *et c'est encore peu dire* — le bonheur, *survivant intacts à la mort;* l'épouse seule, *assumant le poids, la chaleur, l'intégrité du mariage et du ménage, installant le mort dans la place, y vivant avec lui, de lui, dix-sept ans durant. « Nous sommes une bonne petite famille tous les trois ! » pourra dire l'enfant sans père. Le père est là, l'époux est là... — et l'épouse, enfin, ne le quitte que pour consommer au ciel la perfection d'un échange, d'une élection, d'une étreinte, que rien sur terre n'a interrompus — sinon parfois peut-être l'épuration de l'ombre, l'épreuve de la « nuit obscure », par la sainte faveur de Dieu.*

Il était tombé la veille de Pâques. Elle vient de s'éteindre le lendemain de la Fête-Dieu. Ce fut donc sous le double signe de la Résurrection du Christ et de la Sainte Eucharistie que finit dans le temps l'immortel mariage, scellé devant Dieu en 1911, en la fête de l'Invention de la Croix. *Aveugle qui ne perçoit pas la splendeur et le sens de ces harmonies ! Pierre et Mireille Dupouey, atten-*

tifs aux moindres détails du plan divin, y eussent trouvé, y trouvent encore — on n'en saurait douter —, dans la lumière du Parfait Amour, une admirable occasion de louange. Le « sacrifice de louange », elle le plaçait avant tout.

A défaut des lettres de guerre (Réponses de Mireille : *que cela eût été exquis!*), *je voudrais qu'on pût lire celles qu'elle adressait à des correspondants indignes comme moi, pour l'amour de Pierre. Avec eux, comme avec lui, elle faisait « celle qui reçoit » et qui ne peut que recevoir, « n'ayant rien en propre »* — alors qu'elle ne cessait pas de donner. *Ma qualité d' « intellectuel », d' « homme de lettres », me plaçait, à ses humbles yeux, dans une position de supériorité intolérable.* Elle nous dominait en tout. *Ses lettres sont d'un écrivain complet, ferme, aisé, pertinent, subtil, capable du lyrisme de la vérité, le seul qui vaille. Le plus bel équilibre de finesse, de raison, de ferveur, régnait dans son esprit. A quelles profondeurs spirituelles elle pouvait atteindre et se maintenir, sans perdre rien de sa simplicité de jeune fille, il faudra pourtant qu'on le sache. Son apparence vous déconcertait. Oui, une jeune fille en effet (avant le suprême calvaire qui fit d'elle une moniale des vieux âges, consumée dans toute sa chair), une simple et gaie petite Bretonne, conservée dans sa fleur par la vertu du sacrement, et visitée sans cesse par son Ange. Elle vous présentait un regard d'enfant, vif et pur, avec des abîmes de gravité, de réflexion, de lumière, une pudeur sans ombre, une franchise sans repli, une confiance sans soupçon, une certitude implacable, et une inépuisable charité. Bref, cette jeunesse éternelle qui marque les enfants de Dieu. Elle avait « l'amour de la vie », le plus beau des dons, à qui sait l'offrir. Dieu! lorsque sa plume traçait Son nom, on la reconnaissait pour Son épouse. Et voilà donc celle qui ne souffrait pas qu'on s'humiliât devant elle, qu'on se sentît misérable et inconsistant. On lui demandait un conseil, elle vous en remerciait comme*

d'une grâce : « Dieu l'avait par vous éclairée. » On était toujours en reste avec elle sur le plan de la charité.

Elle se doutait bien que mes premières œuvres chrétiennes, Sainte Cécile, Le Pauvre, *étaient nées de l'exemple de* leur *amour, que sa fidélité m'en avait fourni la matière. Comment le lui cacher? De* leur *amour, de* sa *fidélité, elle attribuait tout le mérite à Pierre, à Dieu à travers Pierre, et n'en pouvait tirer orgueil. Au contraire plutôt : elle n'était pas loin de penser que les saints de ma fiction avaient contribué à provoquer en elle, à y entretenir cette obstination sacrée; elle prétendait leur devoir quelque chose, tout au moins l'image d'une perfection qui la laissait loin derrière eux... Mais le plus douloureux pour moi était qu'elle pût me prêter un peu des sublimes vertus que je me contentais de peindre, tandis qu'elle-même les vivait.*

Mais c'est assez parler de moi, malgré le poids de ma dette envers elle. Voilà bien ce qui m'interdit de citer tout au long les lettres, presque constamment admirables, où elle m'assiste et m'instruit. Je ne renonce pas à les prendre une à une, y relevant les traits qui ne concernent que son âme, pour reconstituer sa vie intérieure, autant que j'ai pu la connaître, de la mort de Pierre à sa mort. Cet effort est prématuré; il exigera beaucoup de temps, de méditation et de prière. En attendant, voici quelques extraits dont on appréciera la qualité spirituelle : ils laissent deviner sa joie et son calvaire, les luttes et les grâces, la consommation en Dieu...

Année 1915

Toulon, villa Clémence
20 mai

Si vous vous souvenez avec joie de ces quelques moments passés près de lui, imaginez, Monsieur, ce qui do-

mine impérieusement la douleur de mon cœur : la profonde action de grâces pour ces quatre années vécues dans l'intimité d'une telle âme et la fierté sublime d'avoir pu la donner, elle d'un si haut prix, pour le triomphe de la France...

Oh ! oui, je l'ai senti, dans ses dernières lettres débordantes d'allégresse (le détachement de son cœur)... et rien d'étonnant à ce que Dieu n'ait pu résister à un don si complet, si pur et si joyeux. Pierre est au ciel et Dieu en soit béni. Il m'est impossible de penser à autre chose.

Brest, 29 juillet

Si je ne savais qu'il vous *voit* maintenant, combien j'aurais de regret qu'il n'ait pas été votre ami en ces dernières années. Mais voici que prennent fin tous les regrets et tous les souhaits, pauvres choses humaines. Tout ce qui était beau, pur, délicieux et que je lui désirais de toute mon âme, Pierre le possède, il en est comblé, rassasié, enivré — la plénitude de Dieu ! Les yeux chéris se sont ouverts dans l'éblouissement de la Lumière infinie — et cette voix que misérablement je pleure de ne plus entendre, est unie aux voix des bienheureux martyrs et porte à Dieu nos prières, nos louanges, nos adorations. Ne trouvez-vous pas que rien n'est trop long, ni trop lourd, ni trop amer pour rendre grâces à Celui qui comble ainsi nos bien-aimés ?...

Il n'y a point de passé, je n'en veux pas. — Oh! combien de fois nous sommes-nous répété que notre mariage était éternel, que la mort ne pouvait rien contre l'amour.

Je me réjouis de sentir que mon amour ne se perd point, qu'il réjouit encore mon cher bienheureux, et qu'il s'amasse d'heure en heure pour l'éternelle moisson.

Que deviennent aujourd'hui ceux dont le cœur est sans espérance ? Prions pour eux.

Brest, 18 novembre

La douleur est aussi complexe que la joie; elle a des recoins et des raffinements insoupçonnés. Si le conseil intérieur se tait un moment, les problèmes se dressent presque comme des tentations. « L'ange des ténèbres sait si bien se transformer en ange de lumière. »

Priez pour moi qui cherche ainsi et qui suis si loin d'être vaillante.

Année 1916

Brest, 7 janvier

Ce qui augmente la douleur et la rendrait amère (si jamais pouvait l'être ce qui vient de Dieu), c'est le sentiment de l'oubli et du vide que font le temps et la légèreté autour des mémoires bénies.

Brest, 30 janvier

Aidez-moi par vos prières à garder ce sourire qui n'empêche pas la souffrance, et qui plaide si éloquemment aux yeux du monde la cause du Bon Dieu.

Brest, mars

Pourquoi ne serions-nous pas des âmes entièrement vouées à la louange et à l'adoration, remettant à notre Père céleste le soin de nous pourvoir, et vivant uniquement pour exalter son nom, selon qu'il est écrit : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et Sa Justice, et le reste vous sera donné *par surcroît*... » Or, la justice de

Dieu, n'est-ce pas ce qu'il est « digne et juste » de rendre au Roi du ciel? Souvenez-vous que David supplie Dieu de ne pas le perdre « avec les impies », parce qu'il a « aimé la beauté de sa maison ».

Bien que mon devoir ait toujours été mon très cher ami, quand il prend un visage mondain ou indifférent, je ne peux plus l'aimer...

Si nous sommes tenus... *propter Deum*, à une charité individuelle parfaite, ne trouvez-vous pas que nous devons condamner l'esprit du monde, sa légèreté, son ingratitude, son orgueil, ce bouleversement dans la hiérarchie des devoirs, ce refus de la douleur qui seule nous purifie?

Le porter (Dieu) en nous et Le donner aux autres par le rayonnement de notre âme sur nos actions.

Brest, 19 avril

Dieu, qui est le « grand Maître », « le Roi au-dessus de toute puissance », a daigné me faire le témoin de votre rénovation pour me confirmer dans la louange de ses œuvres et de ses ineffables desseins sur les âmes, pour me continuer l'union étroite avec Pierre, et pour faire pénétrer davantage en moi cette bienheureuse humilité que je Lui ai demandée, à tout prix, la regardant comme un trésor insigne.

S'Il lui a plu de se servir de mon intermédiaire pour vous guider et vous soutenir parfois — de vous voiler la misère de mon cœur pour vous émerveiller seulement des grâces dont Il me comble, qu'Il soit loué, glorifié davantage encore! Plus nous nous effaçons, plus Il grandit. C'est sur le rien de notre âme que s'édifie le *tout* de Dieu, que s'établit la prise de possession de l'Infini. O paix profonde dans la vérité! O douceur de nous sentir

jusqu'au fond de l'être le « serviteur inutile », de ne plus voir en nous que l'œuvre de Dieu, et même *de chérir notre impuissance puisqu'elle fait déborder le fleuve de la munificence divine...*

Si vous saviez comme le passé est là devant moi, tout entier, depuis cette subite intuition de sa mort, le dimanche des Rameaux, où je compris que la parole de Jésus au bon larron s'adressait à Pierre, et qu'il passerait la fête de Pâques au Paradis — jusqu'à cet inénarrable transport au matin de la Résurrection où je cherchai, à travers les visions d'Angèle de Foligno, à pénétrer ce que Pierre voyait et goûtait — jusqu'à ce soir du Lundi de Pâques, où un officier pleurait et balbutiait dans l'obscurité du jardin, m'obligeant à lui arracher la vérité... Et pendant tous ces jours, et après encore, les lettres, les douces lettres, toujours plus tendres et plus hautes. Comment concevoir le recul d'une année quand Pierre est si vivant dans mon cœur ?

Voici l'heure de n'être pas seulement le Cyrénéen que l'on *contraignit* d'aider Jésus, mais plutôt cette femme généreuse qui fendit la foule pour L'assister. Voici l'heure de Lui tendre notre cœur afin d'y recevoir l'empreinte de ses douleurs et d'être nous aussi Ses Véroniques, Ses « vraies images ».

Brest

Je puis vous le dire sans faux orgueil, dans la profonde misère de mon âme, je n'ai peur de rien sinon de moi-même; ma seule crainte est de déplaire à Dieu.

Le 2 août 1914, avant le départ de l'escadre et l'adieu que nous croyions devoir être le dernier, nous causions gravement du sacrifice dont la certitude se précisait à nos yeux et de la vie de chacun de nous après le *Consummatum est* : celle du soldat martyr, bienheureux en

un instant, et celle de la veuve qui le donnait pour la France. Ah! si vous aviez pu entendre l'accent dont Pierre me répondit ! « Souviens-toi toujours de ce que je te dis aujourd'hui : le bien que j'aurais pu vous faire, à toi et à Michel, en revenant de la guerre, n'eût rien été auprès de celui que je vous ferai du haut du ciel, je le promets. »

Avant-hier, il y avait 5 ans que fut célébré notre cher mariage; j'ai renouvelé à Dieu toutes les promesses du sacrement et (vous n'en serez pas surpris) j'ai passé tout ce jour, non dans les larmes, mais dans un véritable ravissement, car *Pierre s'était donné à moi pour toute sa vie, et voici que je l'ai donné à Dieu pour la vie éternelle — il se confiait, heureux, à mon amour, et maintenant il est bienheureux dans l'Amour infini...* Quelle folie d'égoïsme de regretter quoi que ce soit quand il a reçu Dieu lui-même qui est *Tout* ! Vous devinez mon action de grâces...

L'adhésion tenace de la volonté aux heures de ténèbres est incomparablement plus précieuse devant Dieu et plus féconde pour l'avenir de nos âmes que la fidélité du cœur au moment où nous sommes baignés de la Lumière et vivifiés par le souffle de l'Esprit-Saint.

Brest, 2 juillet

Oui, je sens bien comme vous cette grande pitié pour la France, mais comme l'épreuve lui était nécessaire, et comme elle lui a été spirituellement féconde...

Ne pensez-vous pas que les Françaises en deuil sentent s'alléger leur douleur en pensant aux âmes qu'elle sauve ?

Brest, 5 octobre

De nos fenêtres, on domine la rade, et ce grand espace du ciel semble nôtre. Dans la maison, il y a mon Pierre

chéri, ses dessins aux murs, les meubles disposés comme il les aimait, les bibelots et les livres dont pas un n'est sans histoire, n'évoque un souvenir d'amour, il y a toutes les reliques venues de l'Yser, la cantine, les aquarelles, la croix... Il y a surtout (et plaise à Dieu de l'y maintenir toujours malgré ma misère et mon insuffisance) l'esprit de Pierre qui sera la flamme du foyer et qui se confond pour moi avec cet « esprit principal » qu'il m'enseignait à demander à Dieu à travers les Psaumes... — Aidez-moi par vos prières à l'obtenir total, sans ombres, cet esprit de détachement du créé, de louange et de fidélité à Dieu seul nécessaire, Bien au-dessus de tout bien, — cet esprit qui, nous empêchant d'éparpiller nos facultés, dirige la vie vers son vrai but et nous permet ainsi d'en réaliser l'unité, qui est un hommage à l'Unité Divine.

Je n'arrive pas à *m'inquiéter.*

Savez-vous ce qui fait mal? c'est de résister à la douleur — mais quand on a consenti amoureusement à *tout*, peu importe ce que réserve le bon plaisir du Maître —. L'âme devient incapable de souffrir en Lui obéissant; tout se change en actes d'amour et, par là même, en joies.

Année 1917

Brest, 19 mars

Oh! oui, ceux qui marchent dans la vie, le cœur lourd des grâces reçues, éprouvent comme un effroi en face du court chemin franchi. Quand donc viendra le jour où nous ne connaîtrons plus même cet effroi qui témoigne d'une attache à nous-même et qui est la faillite

d'un pacte conclu avec nos propres forces ? Cessons enfin de compter sur nous, d'évaluer misérablement nos capacités, puisque *nous ne sommes pas* ; mais, libérés de nous-même, regardons, servons et glorifions *Celui qui Est...*

Maintenant le printemps ramène les lourds anniversaires, mais il n'importe, car ceci est la part de mon cœur seul et mon bien-aimé est entré dans le printemps éternel du Paradis.

Brest, 21 mars

Dès le premier instant tout fut prodigieux dans notre amour, mais en même temps tout y était baigné dans une simplicité translucide, tout y fleurissait harmonieusement dans une paix semblable à celle de l'enfance. Pierre possédait la Paix et il la donnait sans le savoir...

A mesure que l'amour croît en mon cœur, mes paroles indignes semblent le déflorer...

Brest, 5 septembre

En ce qui me concerne, il est impossible de les dénombrer, ces lumières, ces enseignements intérieurs, ces prévenances ineffables dont Dieu ne cesse de me combler depuis que Pierre le contemple face à face...

Vigile de la Toussaint.

Il y aura demain trois ans que Pierre nous a quittés, le jour de la Toussaint, premier anniversaire de Michel, en me disant : « Vois si c'est beau que j'aille me battre avec la protection de tous les Saints, comme Michel est entré dans la vie. » Et tous les saints l'ont fraternellement accueilli.

Année 1918

Brest, 16 avril

... Pierre me dit : « Je comprends maintenant toute la réalité mystique des promesses du mariage fondé *in Nomine Domini*. Le Bon Dieu nous fait ainsi connaître quel sera notre compagnon d'éternité. »

Brest, 24 novembre

(*Sur l'armistice*)

Pourquoi ne pas vous confier qu'au jour où Pierre quitta Toulon je sentis nettement que *seul* il serait frappé de toute notre famille, que son immolation consentie amoureusement acquitterait la dette des autres? De tout mon cœur j'acceptai ce pressentiment et embrassai la volonté divine. Aujourd'hui nos dix officiers et soldats sont rentrés à leurs foyers... mais puis-je oublier que mon Pierre est entré dans le secret de la Face de Dieu, et que, pendant que la vie se charge d'appesantir sur nous la solitude et la douleur, lui, mon ami d'amour, il reçoit un « poids de gloire » dans la vie éternelle? Demandez à Dieu que je vive le cœur au Ciel.

Brest, 21 décembre

(Matines de Noël)

Pour le seul bonheur de chanter à Dieu un seul de ses Psaumes... il y aurait de quoi le remercier toute une vie. Et c'est l'occupation incessante de Pierre, c'est sa fonction, son bonheur, la cause et l'effet de sa béatitude. Il est constitué dans la louange, comme il est confirmé dans la grâce et établi dans la gloire. Il chante! Il voit Dieu et il chante! Nous pleurons, nous souffrons,

nous travaillons — et lui qui nous aime — il chante. Sans doute est-ce sa manière la plus parfaite de nous aimer.

« Dieu veut des sacrifices de louange », disait Pierre peu de jours avant sa mort, et j'ai compris que la louange peut monter des larmes, du travail, du renoncement, — et que la plus humble vie peut être un cantique aux oreilles divines.

La guerre est finie; l'épreuve de la paix sera pire; les exigences du devoir d'état, l'usure par le temps, le « monde », enfin la souffrance physique attenteront sans cesse à l'intégrité de ce paradoxe sans jamais pourtant l'entamer. Le cantique d'actions de grâces durera treize années encore, de plus en plus ardent et pur.

Après la Guerre

Lundi de Pâques 1919

Il y a quatre ans, à cette même heure, on venait m'apporter la dépêche. Oh! cette soirée du Lundi de Pâques où Dieu me demanda plus que ma vie — mon amour.

Je savais bien, j'étais prête à réaliser! Je sortis comme en rêve envoyer des télégrammes, puis je cherchai vainement dans Toulon une église ouverte... Il me sembla que Jésus lui-même me quittait — ce fut atroce d'attendre le lendemain matin pour m'unir à Lui, pour recevoir distinctement au fond de mon âme (1) cette inoubliable parole : « Il est dans ma gloire. »

. . . . . .

Je sens presque palpable la main de son papa sur lui

(1) Au moment de recevoir la Sainte Hostie.

(leur fils) et vraiment Pierre était si présent ce beau Jeudi Saint (première communion de l'enfant) que s'il était entré avec nous à la maison, au retour de la messe, nous n'aurions pas été plus heureux.

11 mai 1919

Vous les savez peut-être ces surprises de la sensibilité où la pauvre chose humaine que nous sommes s'écroule soudain au rappel d'un geste aimé, d'une inflexion de voix, d'un accord de pensées... Minutes déchirantes où semble rompue l'harmonie entre le ciel et la terre, entre la nature et la grâce. Clameurs douloureuses de tous les souvenirs humains — et, sur la cime de l'âme, volonté de paix à cause de la certitude immuable : Pierre est en paradis. Adhésion à notre Dieu, non point en méprisant les larmes, car lui-même les sanctifie, mais *par delà* toutes les larmes, dans Sa lumière qui ne connaît aucun changement...

. . . . . .

Ici, nous ne sommes plus dans le temps et mon âme exulte, mon âme qui a la haine du temps depuis que son amour est hors du temps, parvenu au rivage éternel...

. . . . . .

Soyez béni que le secret soit désormais le bien commun... (à propos de l'*Homme né de la guerre*)... Pourquoi m'écrivez-vous en tête du livre le mot « reconnaissance » ? C'est un peu comme si vous me remerciiez d'être la femme de Pierre, de garder sa main dans la mienne et de le laisser passer à travers moi...

Chaque année désormais, quand sa santé le permettra, ce sera le pèlerinage à Coxyde où est enterré Pierre, auprès de ses hommes.

Douarnenez, 19 août 1919

Malgré la beauté du cadre, ce pays m'est comme un exil. Depuis mon retour de Flandre je ne peux remonter la pente de douleur où m'a conduite la vue des ruines et de la détresse des habitants... J'aurais voulu rester là-bas au milieu d'eux, les aider comme il m'a été si doux de le faire un jour pour une belle petite Flamande aux yeux bleus, fiancée à un fusilier tué en 1917. La pauvre enfant a fait des lieues avec moi et m'a ouvert son cœur et son âme. Cette rencontre fut mieux qu'un poème, car elle m'a quittée avec la promesse qu'elle recommencerait à prier.

24 novembre 1919

Maintenant, j'ai accepté cette vie, différente en apparence, mais dont l'axe est le même que celle d'autrefois. Unité de vues, d'amour et de direction, devoirs divers. — Qu'importe si telle est la volonté du Maître à qui j'appartiens? — Et dans le retour que je viens de faire sur l'inutile douleur des derniers jours, il apparaît clairement que tout venait du défaut d'amour et de la personnalité. Si j'aimais le Christ à travers toutes choses, Lui seul et non pas moi, je ne recevrais que Lui à travers elle et rien n'atteindrait ma sérénité...

Priez pour moi, demandez que *j'aime;* car tout est là : « *Plenitudo legis est dilectio.* » Je rentre bravement dans le siècle, tâchant de n'y point quitter la « cellule intérieure ».

13 décembre 1919

Par moments, la différence entre nos deux vies me semble si peu de choses ! c'est si harmonieux d'accomplir la volonté de Dieu sur la terre comme Pierre l'accomplit au ciel !

21 décembre 1919

(Jésus accepte) dans sa charité infinie d'être loué par notre seule intention d'amour.

31 décembre 1919

Savez-vous que vous êtes peut-être le seul à me parler de bonheur, à m'offrir dans ce sens des vœux ardents? Le monde ne sait pas le secret du Roi, il ne peut comprendre que le bonheur et la joie puissent porter le vêtement extérieur du deuil et de la tristesse, il ne sait pas qu'il y a une joie sur laquelle la mort n'a point d'emprise : la joie d'aimer le Christ qui est vivant et de travailler pour lui.

Pensez à moi aussi en la fête de la Toussaint, c'est la dernière fois que j'ai vu Pierre; je ne peux pas croire qu'il y ait cinq ans, car rien n'est changé en mon cœur, sinon (et vous le devinez) que l'amour s'est enrichi et fortifié de toute la douleur vécue et acceptée.

26 janvier 1920

Si vous saviez à quel point je me trouve étrangère au milieu d'eux (les gens du monde) : avant de les aborder (et je le fais comme un devoir d'état, comme un exercice pour dominer ma sensibilité) je prie beaucoup, m'efforçant d'être tout humble et accueillante vis-à-vis d'eux; mais je suis amèrement obligée de constater qu'ils ne veulent pas de la *vérité*. Je ne dis point seulement de la vérité surnaturelle, mais de la vérité de cette vie. Ma robe noire les gêne comme un symbole trop transparent. Ils ne veulent aucunement s'arrêter aux correspondances invisibles et posent tout sur le factice. Oh! je ne les condamne pas, je les plains — tout bas, car ils repousse-

raient ma pitié! — mais je lutte pour ne pas me séparer d'eux complètement...

26 mars 1920

A l'heure anniversaire de la mort de Pierre, l'Église, et nous tous avec elle, nous aurons chanté le sublime invitatoire de Pâques, comment pleurer ?

Remerciez avec moi Notre-Seigneur, qui m'a donné en ce Carême des faveurs inouïes.

1er mai 1920

... Il ne m'est pas possible de préciser le travail intérieur que Dieu (et Pierre aussi sans doute) ont accompli en moi cet hiver. Peut-être en devinerez-vous quelque chose si je vous dis que plus la vérité s'approfondit en mon âme, plus je demeure libre et paisible à l'égard de l'extérieur et du visible.

A l'égard de notre petit foyer (qu'elle doit quitter pour un temps), il ne s'agit pas de renoncer à ce qui rappelle le passé, oh ! non, mais il y a un bonheur indicible à éprouver la vérité de ce mot de Pierre : « Le foyer invisible construit sur l'union des cœurs ne saurait périr », à sentir que partout me suit ce que nul ne peut me ravir, l'union éternelle à Pierre *in nomine Domini*. Si « le royaume de Dieu est au dedans de nous », lui, Pierre, qui fait maintenant et à jamais partie de ce royaume, il est en moi-même où que j'aille... Alors, je m'en vais dans la paix, emportant Pierre comme la pensée de mes pensées, comme le don de Dieu dont l'âme rend grâce à chaque instant... Il me demeure au cœur, celui que j'aime en Paradis, comme une jeunesse inaltérable et une fontaine de joie sans cesse renouvelée par l'amour que je donne à Celui qu'il contemple. Et si je l'emporte comme un trésor, c'est toujours lui qui me conduit. Douceur de

ne pas choisir, mais de s'abandonner intérieurement... Charme d'obéir encore à la très chère volonté en ne faisant que le meilleur.

4 septembre

Pourquoi faut-il que le monde — et tant de chrétiens même — doutent si facilement de la constance du secours divin, dont s'étaie, pour une si large part, notre persévérance ? « *Les dons de Dieu sont sans repentance.* »

Paris, 12 décembre

Le temps commence à me sembler long sans mon cher petit enfant : c'est le seul point noir, si tant est que puisse être assombrie la joie souveraine de se sentir dans l'ordre de Dieu et d'accomplir sa volonté qui n'est qu'amour.

Paris

Votre affectueuse compassion me touche, mais j'aimerais que vous deviniez combien peu je suis à plaindre, goûtant le parfait bonheur de souffrir un peu pour la gloire de Dieu.

Brest, 15 février 1921

Le Pauvre sous l'escalier (dit-elle à une amie — et elle me rapporte le propos) est bien l'image de ceux qui ont quitté le foyer pour « quelque chose de meilleur ».

14 avril

Depuis mon retour aucune douleur ne s'est calmée. Cela seul est dur de ne pas aller à l'église. Je mène une vie plus que diminuée... si fatiguée par ce mal incessant que je lis peu et rien de difficile... D'ailleurs le Bréviaire et la méditation de la Résurrection me comblent le cœur et l'esprit, j'allais dire : le corps — et c'est un peu

vrai. Depuis que je sais Jésus ressuscité, je ne sens plus que cette mort lente qu'est la maladie soit lourde à porter. La pensée que le Seigneur Jésus a revêtu un corps glorieux, impassible, agile et lumineux, m'est une souveraine consolation de l'infirmité, de l'opacité et des souffrances du mien.

Tout le reste disparaît dans cette pensée, dans cette joie de Dieu fait homme pour que l'homme soit Dieu...

. . . . . .

Il est juste que chacun ait sa fonction (1), puisque nous sommes les membres d'un même corps qui est l'Église... Et puis la souffrance physique est de qualité bien inférieure, je l'ai nettement compris pendant ce carême où Dieu m'a éprouvée par les tortures du cœur et par la nuit de l'âme... Peut-être a-t-il permis cela pour m'aider à méditer moins indignement les ténèbres de Gethsémani ? En ce cas et en tout autre, il n'y a qu'à Le bénir. Maintenant que la tourmente est passée, il me semble avoir mûri et vieilli intérieurement de plusieurs années. Au fond, qu'est-ce que vieillir, sinon, à mesure que la vie se déroule, avancer dans la connaissance et dans l'amour de Dieu, marcher vers Lui, retourner à notre source ? Je vous assure que vieillir ainsi ne peut que me sourire.

Vendredi Saint

Savez-vous que plus le temps passe et plus l'on peut souffrir ?... Douleur ou joie, n'importe, puisque rien ne peut nous séparer de l'amour du Christ et que tout peut accroître cet amour.

Brest, été

Je ne vais même plus à la messe le dimanche, et n'ai

(1) La sienne est de souffrir.

plus que la communion spirituelle. Mais il est une nourriture dont rien ne peut nous frustrer — ou plutôt que nous recevons à travers toutes choses, c'est la volonté de Dieu. J'en vis, elle est ma joie, ma paix, ma force. Je vous le dis, *rien* ne me manque et je ne désire rien, comblée par ce pain quotidien que m'a préparé dans son amour le Seigneur Jésus...

Brest, 22 décembre

Merci de m'associer à votre prière pour..... Il me semble que je la porte en moi depuis que vous m'avez dit sa détresse — que je la porte vers Dieu pour l'offrir et pour l'obtenir tout ensemble. Pas un verset de l'office que je n'aie dit pour elle et comme *à sa place*... Car avant toute autre chose doit être cherchée la justice de Dieu. Il veut des sacrifices de louanges, cela d'abord, et il nous donne ensuite le reste par surcroît. C'est si juste et si vrai de le glorifier pour ceux qui oublient de le faire ou n'en connaissent pas encore la douceur, et de ne Lui demander qu'après, pour ces chères âmes, le Souverain bonheur.

Elle écrira plus tard (*31 décembre 1922*) *:*

Je pense toujours que s'il faut implorer pour ceux qui pèchent, il est aussi nécessaire, il est surtout indispensable de louer à leur place... Je trouve un accord parfait entre la louange à la place des pécheurs et, dans la pratique, la pénitence pour eux. Sans jouer sur les mots, cela me paraît être la formule même du *sacrifice* de *louanges*.

Brest, 27 avril 1922

Plus le moment approche (de la publication des *Lettres* de Pierre), et plus j'ai le cœur étreint. Inconsciem-

ment j'espérais que le Bon Dieu m'aurait appelée avant, c'était bien lâche, n'est-ce pas ? mais je vous le dis humblement. Je les lui donne donc, ces Lettres, *pour Sa gloire*, c'est le plus puissant levier, et seule, cette pensée m'est aujourd'hui secourable.

Connaissez ainsi ma misère, vous qui êtes mon ami en Dieu, et priez-Le de me donner enfin le véritable amour, celui qui nous enlève à nous-même; car l'amour-propre a jusqu'ici tout empoisonné dans ma vie...

20 juillet

Souffrir en Lui comporte un repos et une paix supérieurs à toute joie humaine. Mais quelle miséricorde cela nous révèle en Lui, à mesure que l'épreuve fait ressortir tous nos défauts, et grincer de toutes parts notre pauvre nature !...

6 août

Je suis à bout de souffrance par moments... Demandez à Notre-Seigneur que je consente, minute par minute, à me laisser user, diminuer... « *Qui perdit animam suam in mundo...* » afin de me consumer toute pour le seul amour de Sa gloire.

11 décembre

Comme j'ai besoin de l'aide de Dieu et de Pierre pour faire rendre à ce bel instrument (son fils) la plus haute mélodie dont il soit capable ! J'offre humblement à Dieu pour cette chère intention les souffrances physiques et spirituelles dont Il se montre si prodigue à mon égard. « Il n'est pas de proportions encore entre ces épreuves du temps et la gloire divine » que je souhaite ardemment voir procurer par le fils de Pierre.

29 décembre

Au fond, cela est doux, n'est-ce pas? que nous n'ayons rien fait — et que Dieu seul opère en nous le vouloir et le faire selon son bon plaisir.

2 janvier 1923

Le mois dernier, quand vint à moi ....., je fis à Dieu cette prière : « Seigneur, ayez pitié de cette âme qui vous cherche et qui a déjà tant souffert. Si, pour régénération quelque chose manque à votre Passion, permettez que ce soit moi qui le souffre et non pas elle. » Je ne pensais à rien de précis en m'offrant ainsi totalement. Ce fut trois jours avant la mort de ma chère amie (la confidente de son âme) que Notre-Seigneur me signifia de quelle tragique façon Il allait m'exaucer.

10 novembre 1923

Comme je n'ai plus aucune force, aucune résistance, je me livre tout entière au bon plaisir de Notre-Seigneur pour que *Lui* lutte et souffre en moi, puisque telle est la vie dans laquelle il me pose actuellement. Je voudrais Lui dire un *fiat* si plein d'amour que cela Le consolât des résistances de certaines âmes.

24 décembre 1923

Ce soir est le dernier où nous aurons prié au petit foyer (1). Il ne me déplaît pas d'être par les chemins au moment où la Sainte Famille était sans maison...

Nice, Samedi Saint 1925

En la matinée du Samedi Saint 1915, nous ne savions

(1) Elle part pour se soigner à Nice avec son fils.

pas, vous et moi, le don que nous apporterait ce jour (quoique, depuis la Fête des Rameaux, mon cœur attendît d'heure en heure l'annonce que Pierre était en Paradis avec le Seigneur Jésus). C'est de cela que je veux vivre, dans ce présent divin de la chère gloire du Sauveur et du bonheur de Pierre, plutôt que dans le passé humain, si doux qu'il ait pu être — tout ce qui l'actualise me broie un peu...

20 juillet 1926.

J'ai commencé à la goûter (la Préface des Défunts) les premiers mois de la guerre, comme si la miséricorde divine m'en imprégnait avant de me la faire vivre — et elle me demeure une prière chère entre toutes, que nous redirons au ciel peut-être, car elle commence par l'action de grâces, énonce la résurrection, chante les mérites du Christ ressuscité et s'achève sur le *Sanctus*. Cette page du Missel est irrésistible pour la douleur et déjà baignée de lumière : que ne pouvons-nous l'enseigner à ceux qui pleurent sans espérance !

27 janvier 1928

Je viens de relire le *Pauvre*, et je n'ai pu que m'agenouiller pour bénir Dieu, Le remercier de tant de grâces qu'il m'a faites, de ne m'avoir pas comme à d'autres imposé le devoir de refaire ma vie, de m'avoir accordé ce trésor du veuvage, ou plutôt de la vie tout entière dédiée à Lui et à Pierre, de ce double et unique amour de toute une vie, avec le bienfait de la douleur que tout accroît, que rien n'épuise et qui est, à elle seule, un bonheur plus réel et plus plein que toutes les joies. Oui, j'ai béni Dieu de permettre que nos pauvres cœurs humains soient avec Sa grâce capables de goûter — oh ! de bien loin et si imparfaitement — à l'Unité qui est son privilège à Lui parce qu'elle est Son essence.

... Et j'ai oublié un instant qu'il y avait les années, le chemin, la nuit, les obstacles, l'attente. Je n'ai plus senti que l'actualité de l'amour dans le « présent de Dieu ».

22 mars

Je vous apporte comme à un frère l'annonce de la joie et de la grâce que Dieu m'accorde. Après-demain samedi, vigile de l'Annonciation, je recevrai l'habit de saint Dominique. Vous ne manquerez pas de faire écho à mon bonheur... Voici treize ans bientôt de mon premier pèlerinage à la Sainte-Baume, duquel date ce désir d'appartenir à Dieu dans cet habit, dans cette admirable famille...

Il comble mon désir de Lui appartenir dans une vie religieuse, fût-elle seulement celle d'un Tiers-Ordre, et j'ai le cœur et l'âme ravis à la pensée de cette désaffection de moi-même qui fera plus large Sa place et Son règne... Je fais de cette décision une véritable oblation, un don total, en esprit tout au moins, puisqu'elle ne comporte pas, hélas ! de tout quitter de fait.

Mardi de Pâques

Le scapulaire et le nom religieux ont renouvelé ma jeunesse d'âme. Entrer dans cette famille de saints et pouvoir nommer frères ces princes de la Cité de Dieu, je ne suis pas assez forte pour porter une pareille joie et sans cesse je les implore pour qu'ils rendent grâce à ma place. Sans cesse je parle et chemine avec sainte Catherine dont je porte le nom avec tant d'amour. Et je pense que le sacrifice de Jésus et peut-être aussi celui de Pierre me valent tant de grâces en ces saints jours, et je voudrais ne jamais plus les offenser par mes froideurs, mes délais, mes parcimonies secrètes. Oh! comme nous souf-

frons de nous voir toujours et toujours au commencement de la voie!

Sachons abandonner nos misères à Jésus pour nous occuper *surtout* de L'adorer et de Le glorifier. « Pense à moi et je penserai à toi », disait-il à sainte Catherine. Cela simplifie bien des choses, ne trouvez-vous pas?

29 avril

J'ai trop peu de temps pour prier, même en avançant mon lever comme je le fais depuis ce Carême, car plus on essaie de connaître et d'aimer Dieu, plus ardemment et impérieusement l'âme le désire, et il y a tant à admirer, à adorer — lèvres closes et comme muet — que, de plus en plus, tout ce qui n'est pas louange et contemplation me semble réellement l'exil.

14 janvier 1929

(*Après la mort de sa grand'mère*)

Toucher à la chère petite maison... et voir se désagréger le cadre de notre enfance embaumée de sa tendresse... Cela intensifie la soif de détachement que je porte en moi, depuis le mort de Pierre. Quelle leçon de vérité nous donne encore et toujours la Croix!

2 juin

Nous avons tous un tel besoin de *vérité*, et Notre-Seigneur ne demande qu'à en déverser sur nous de sa divine Plénitude. *Après* cela tout le reste est comme rien, mais *avec* cela tout peut être pénétré, dilaté, embrassé sans crainte.

Depuis 1925, le corps a eu quelque répit; à l'automne 1929, Mireille doit s'avouer vaincue. Et cependant...

30 septembre

Le moral demeure excellent, grâce à la bonté de notre curé qui m'apportera la sainte Communion deux fois par semaine. Vous imaginez si je suis heureuse!

12 octobre

Il faut voir les choses sous leur vrai jour; j'avais besoin d'une retraite. Notre-Seigneur veut bien me l'accorder... et même venir Lui-même me la faire faire... Dites, cela ressemble-t-il à une croix? Que votre amitié, tout en me continuant sa prière, consente à remercier et à *louer* avec moi qui y suffit moins que jamais...

18 octobre

(*A la veille d'une grave opération*)

Un de mes chers désirs était de n'être pas surprise par la mort. Voyez si Dieu m'exauce, et il met le comble à cette grâce en me donnant ces semaines de préparation... Obtenez-moi, en ami et en *frère*, tous les secours d'abandon, de sérénité, d'adhésion et d'amour — et remerciez Dieu de la belle vie qu'Il m'a donnée et dont j'aurais dû profiter pour Le louer, L'aimer et Le servir bien autrement que je ne l'ai fait. Quand je me place en pensée dans la lumière du jugement, je suis effrayée de tant de médiocrités, de délais (elle ose écrire :) de souillures, d'attaches au monde et surtout à moi-même —. Aussi je vous supplie d'intercéder pour mon âme, en cet instant terrible.

Vigile de la Toussaint

Tout est accepté d'avance avec autant d'amour que de dénuement...

Dieu différa le sacrifice, s'il continua la douleur. A peine un répit de deux ans pour permettre à la mère d'achever son rôle, et à la sainte de subir l'épreuve suprême de la « purification de la foi ».

22 décembre 1930

Depuis que j'ai donné cela, j'ai tant reçu ! Oui, quand Dieu nous détache et nous vide, c'est bien pour se donner Lui-même — et qui oserait se plaindre de perdre à ce divin échange ? S'Il ôte des joies, même des joies qui semblaient très justes et pures... c'est qu'Il nous convie aux joies de la Croix. Si peu qu'il nous y fasse goûter (Il nous sait faibles et lâches), elles sont une plénitude, oh ! non pas pour le cœur (il semble par moments qu'il ait cessé de battre), mais pour cette cime de l'âme où n'existe plus que notre totale adhésion à la volonté de Dieu.

Jamais je ne remercierai assez pour l'année qui s'achève, pour tout ce qu'elle me laisse de certitudes dans l'âme, de misères dans le corps, et de confiance au cœur.

A l'automne 31, le mal se démasqua, mais, sans doute, Mireille avait promis de souffrir pour tant d'âmes que Dieu lui accorda une agonie atroce de huit mois. Elle s'apprêtait à travailler encore pour Dieu en préparant la réédition des Lettres, *en accompagnant son fils à Paris; on allait fermer le petit foyer... Dieu en avait décidé autrement.*

Elle m'écrivait en juillet, et ce fut pour moi sa dernière lettre :

Je n'ai plus qu'une prière : « Donnez-moi ce qui Vous glorifie ! »

Elle souffrit sans plainte et mourut dans la paix. Elle ne revêtit plus cette robe de veuve qu'elle avait portée dix-sept ans, mais, sur son lit de mort, l'habit blanc et noir de sainte Catherine de Sienne. Elle n'était plus, me dit-on, qu'une ombre admirable, la figure même de son âme, nette, dépouillée, absolue... Car, il ne me fut pas donné de la revoir ni d'accompagner sa dépouille sainte : je n'avais pas mérité ce bonheur. Mais elle eut l'hommage touchant du peuple de Brest tout entier, les humbles, les puissants : tous se sentaient redevables envers elle, attendaient d'elle encore du secours : des prières, bien sûr ; des miracles peut-être... Je n'ai pu ici que faire entrevoir la pureté et la profondeur de son âme ; d'autres témoigneront de la multitude de ses bienfaits.

Sœur Catherine prie pour nous au Ciel, auprès du lieutenant de vaisseau Dominique-Pierre, dans la gloire enfin partagée de n'être qu'un dans l'Unité.

Août 1932.

Henri Ghéon.

SAINT AUGUSTIN

Le sort des âmes après la mort

Le salut par le feu (1)

Il en est parmi nous qui n'ont pas abandonné le nom du Christ, qui ont été baptisés dans l'Église, qui n'en sont pas encore retranchés par le schisme ou l'hérésie et qui croient cependant que, tout en vivant dans les crimes les plus noirs sans les avoir jamais expiés par la pénitence ou l'aumône, y persévérant au contraire avec opiniâtreté jusqu'à leur dernier jour, seront néanmoins *sauvés par le feu* (2); ce feu qui punira la grandeur de leurs crimes et de leurs débauches sera peut-être de longue durée, pensent-ils, mais il ne sera pas éternel.

Ceux qui croient ces choses et se disent encore catholiques se laissent, à mon avis, leurrer par une bienveillance tout humaine. Qu'ils consultent les Écritures, ils y liront le contraire. Du reste j'ai déjà écrit sur cette question un livre intitulé *De la foi et des œuvres*, où j'ai démontré, aussi bien que j'ai pu, avec l'aide de Dieu, selon

(1) *Enchiridion*, ch. XVIII.
(2) Voir I Cor., III, 12-15.

les Saintes Écritures, que seule nous sauve cette foi que saint Paul désigne assez clairement en ces mots : *Dans le Christ ni la circoncision ni l'incirconcision ne servent de rien, mais la foi qui agit par amour* (I Gal., v, 6). Mais si la foi opère le mal et non le bien, sans aucun doute, d'après l'apôtre saint Jacques, « cette foi est morte en elle-même » (Jac., II, 17). Le même apôtre ajoute : Que sert-il à l'homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres? Est-ce que cette foi pourra le sauver? » (Ibid., II, 14).

Or si l'homme coupable doit être sauvé *par le feu* à cause de la foi seule, et s'il faut entendre en ce sens la parole de l'apôtre Paul : « Il sera sauvé, mais comme au travers du feu », la foi pourra donc sauver sans les œuvres, et la sentence de l'apôtre saint Jacques sera fausse. Fausse également cette autre parole de l'apôtre saint Paul : « Ne vous y trompez pas : ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les infâmes, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les calomniateurs, ni les rapaces, ne posséderont le royaume de Dieu » (Ibid., VI, 9-10). Car si les malheureux qui persévèrent dans ces crimes doivent être sauvés à cause de leur foi dans le Christ, comment alors peut-on dire qu'ils ne posséderont pas le royaume de Dieu?

Mais parce que ces témoignages des Apôtres, très clairs et très évidents, ne peuvent être faux, il faut entendre de manière à ne pas les contredire ce qui est dit en termes assez obscurs de ceux qui bâtissent sur le fondement qui est le Christ, non avec de l'or, de l'argent ou des pierres précieuses, mais avec du bois, du foin et du chaume (I Cor., III, 12). Car c'est d'eux que parle saint Paul quand il dit qu'ils seront sauvés par le feu, parce qu'ils ne peuvent périr sur un fondement si solide.

Or le bois, le chaume et la paille peuvent assez bien

signifier les plaisirs permis de ce monde, qu'on ne peut perdre sans douleur, étant convoités avec force. Mais quand ce chagrin brûle le cœur, si le Christ demeure malgré tout le fondement, c'est-à-dire si rien ne lui est préféré, si l'homme qui est ainsi consumé de douleur aime mieux perdre ces choses qu'il regrette que le Christ qu'il adore, il est sauvé, peut-on dire, en passant par le feu. Si au contraire, à l'heure de la tentation, il préfère ces biens temporels à la possession du Christ, le Christ en vérité n'était pas son fondement, puisqu'il donne aux choses du siècle cette première place qui ne convient qu'au fondement.

Aussi bien le feu dont parle ici l'Apôtre est de telle nature que tous doivent le traverser, et celui qui bâtit en or, en argent et en pierres précieuses, et celui qui bâtit en bois, en foin et en paille. Car on trouve après les paroles déjà citées : « Le feu même éprouvera ce qu'est l'ouvrage de chacun. Si l'ouvrage qu'on aura bâti sur ce fondement subsiste, on recevra une récompense; si l'ouvrage de quelqu'un est consumé, il perdra sa récompense; lui pourtant sera sauvé, mais comme au travers du feu » (I Cor., III, 13). Ce n'est donc pas du dernier ouvrage seulement, mais aussi du premier, que le feu sera l'épreuve. Or ce feu n'est autre chose que la morsure de nos tribulations, comme il est dit ouvertement dans un autre endroit de l'Écriture : « Les vases du potier sont éprouvés dans le four, les hommes justes dans le tourment des tribulations » (Ecclé., XXVII, 6).

Or les effets de ce feu sont bien tels que les décrit l'Apôtre, quand il arrive à deux fidèles de bâtir diversement sur le Christ : l'un, ne pensant qu'aux choses de Dieu, *tout désireux de lui plaire*, emploie l'or, l'argent et les pierres précieuses; l'autre, inquiet des biens de ce monde, *soucieux de plaire à sa femme*, élève sur ce même fonde-

ment le bois, le foin et la paille. L'ouvrage du premier ne peut être consumé, parce qu'il n'aime point ces biens dont la perte est un tourment. L'ouvrage du second au contraire est consumé, parce qu'on ne peut perdre sans douleur ce qu'on possède avec tant d'amour.

Et pourtant ce dernier, s'il avait à choisir, aimerait mieux perdre ces choses que le Christ ; la crainte d'en être privé ne lui ferait pas abandonner le Christ, bien qu'il ne pût se les voir ôter sans chagrin : ainsi est-il sauvé, mais en passant par le feu, parce que la douleur de perdre ce qu'il aimait le consume, sans renverser néanmoins ni consumer le fondement immuable et incorruptible sur lequel il a bâti.

Il n'est pas d'ailleurs incroyable qu'il se passera quelque chose de pareil après cette vie. On peut se demander s'il ne se trouve point des fidèles ensevelis, après la mort, dans une espèce de feu purificateur, où ils demeurent, pour achever leur salut, un temps plus ou moins long, selon qu'ils ont aimé plus ou moins les biens périssables de ce monde. Mais ceci ne concerne point les malheureux dont il est dit qu'« ils ne posséderont pas le royaume de Dieu », à moins qu'une juste pénitence ne leur mérite le pardon de leurs crimes. Une juste pénitence, ai-je dit, pour qu'ils ne demeurent pas stériles en aumônes : ces aumônes ont un pouvoir si grand, au dire des Écritures, que le Seigneur lui-même a promis de ne pas récompenser autre chose que leur fruit, à sa droite, et de ne point punir autre chose que leur stérilité, à sa gauche, quand il dira aux uns : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde », et aux autres : « Allez, maudits, dans le feu éternel » (Matth., xxv, 34, 41).

Du purgatoire et de l'enfer (1)

Le temps qui s'écoule entre la mort de l'homme et la résurrection dernière, les âmes le passent dans des lieux inconnus de nous, mais différents selon le mérite de chacune : repos ou peine, suivant le choix de vie qu'elle a fait, pendant qu'elle était en ce corps.

Il est d'ailleurs indéniable que les âmes des défunts sont soulagées par la piété des leurs en ce monde, quand on offre pour elles le sacrifice du Médiateur ou qu'on fait à leurs intentions des aumônes dans l'Église. Mais seules en profitent celles qui durant leur vie sur terre ont su mériter que ces offrandes leur soient utiles après leur mort.

Car il est une certaine manière de vivre qui n'est ni assez méritoire pour n'avoir pas besoin de secours après la mort, ni assez coupable pour que ce secours ne leur soit pas profitable. Il en est une autre assez parfaite pour pouvoir s'en passer, et une troisième si criminelle que toute offrande est inutile quand l'âme a quitté cette vie. C'est donc en ce monde que chacun de nous peut mériter d'être aidé ou accablé hors de ce monde. Et que personne n'espère mériter auprès de Dieu, après sa mort, un pardon qu'il aura négligé d'obtenir ici-bas.

Ainsi la coutume où est l'Église de prier pour le soulagement des défunts n'est pas contraire à ce que dit l'Apôtre : *Nous paraîtrons tous devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive ce qu'il a mérité pendant qu'il était revêtu de son corps, selon ses œuvres, soit bien soit mal* (II Cor., v, 10), parce que même ceci, que les prières de l'Église nous profitent, chacun de nous

(1) *Enchiridion*, ch. xxv.

l'aura mérité pendant qu'il vivait en sa chair. Or ces prières ne sont pas utiles à tous. Et pourquoi, sinon parce que tous n'auront pas vécu de la même manière sur terre ?

Quand donc on offre ou le sacrifice de l'autel ou des aumônes pour tous les défunts, ces offrandes sont des actions de grâces pour les âmes très pures et des sacrifices propitiatoires pour les moins mauvaises ; pour les pires pécheurs, si elles ne peuvent les soulager aucunement, du moins servent-elles à consoler les vivants. Quant à ceux qui en profitent, ou bien elles leur obtiennent une rémission complète, ou bien elles rendent leur peine plus supportable.

Mais après la résurrection, une fois le jugement universel achevé, les deux cités, celle du Christ et celle du démon, seront pour toujours séparées. L'une sera pour les bons, et l'autre pour les méchants, hommes et anges. Le péché en sera banni : aux uns pour le commettre manquera le vouloir, aux autres le pouvoir. Dans l'une et l'autre la mort sera également inconnue, mais dans l'une sera la vraie vie, éternellement heureuse, dans l'autre comme une malheureuse et éternelle mort qui ne peut mourir, car tout y est sans fin. Dans la première cependant il y aura divers degrés de bonheur, comme il y aura, dans la seconde, des peines plus ou moins tolérables.

C'est à tort, du reste, que plusieurs — beaucoup même —, touchés d'une compassion tout humaine pour ces peines éternelles et ces tourments sans fin, croient qu'il en sera tout autrement, non qu'ils veuillent contredire le sens des Écritures, mais l'adoucir plutôt par compassion et rendre moins dures des paroles plus terribles que vraies, pensent-ils. Car, disent-ils, *Dieu n'oubliera pas de faire miséricorde, et ne mettra pas lui-*

même, dans sa colère, une borne à sa commisération (Ps. LXXVI, 10). Ce sont bien en effet les paroles du Psalmiste, mais sans aucun doute on doit les appliquer à ceux qui sont appelés « vases de miséricorde », parce qu'en effet ils sont délivrés de la misère par Dieu qui les prend en pitié, et non par leurs propres mérites. Et si l'on veut qu'elles s'appliquent à tous, on ne peut du moins croire que les tourments des damnés auront une fin, eux, dont il est dit au contraire : « Ils iront dans le supplice éternel » (Matt., XXV, 46), de peur qu'on en vienne à penser que prendra fin également la félicité de ceux dont il est dit : « Mais les justes iront dans la vie éternelle. »

On peut cependant penser, si l'on veut, qu'après un certain intervalle de temps les peines des damnés seront quelque peu adoucies : avec cette manière de voir il n'en demeure pas moins constant que la colère de Dieu, c'est-à-dire la damnation, subsistera toujours en eux. C'est bien la damnation en effet qu'il faut entendre par « colère de Dieu », et non quelque emportement de l'esprit divin. Ainsi Dieu, tout en laissant subsister sa colère, n'arrêtera point l'effusion de sa miséricorde, non pas en vérité en mettant fin au supplice éternel des réprouvés, mais en accordant quelque soulagement à leurs tourments. En effet le Psalmiste n'a pas dit que Dieu abjurera sa colère, que cette colère sera éteinte; mais seulement que « dans sa colère » « il ne mettra pas de borne à sa miséricorde ».

Et quand bien même il ne resterait aux damnés que le moindre des châtiments qu'on puisse imaginer en ce monde, que le chagrin d'être morts pour le royaume de Dieu, d'être exilés de la cité de Dieu, d'être privés de la vie de Dieu, de rester étrangers à jamais à « ces douceurs que Dieu réserve en abondance à ceux qui le craignent »

(Ps. xxx, 20) et qu'il communique à ceux qui espèrent en lui, — cette peine serait encore si grande, étant éternelle, qu'aucun des tourments que nous connaissons ne pourrait lui être comparé, dussent-ils durer une longue multitude de siècles.

Ainsi donc subsistera sans fin cette mort perpétuelle des damnés, c'est-à-dire cette privation de la vie de Dieu, et quoi que les hommes puissent penser, d'après leurs sentiments tout humains, de la variété de ces peines, de leur adoucissement ou de leur intermittence, cette privation de la vie de Dieu sera commune à tous, comme sera commune à tous les saints la même vie éternelle, pour aussi grande qu'on suppose la différence de leurs degrés de gloire.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Xe Semaine de Missiologie de Louvain [1]

C'est toujours avec une certaine surprise que des missionnaires s'entendent demander un rapport. Et cependant, durant les quatre jours de la semaine de missiologie, nous étions réunis, deux ou trois cents missionnaires de tous les pays et de tous les ordres, depuis 9 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir pour lire et écouter ou discuter des rapports. Grâces à Dieu, ce ne fut pas du tout pour écouter ce qu'on pourrait appeler d' « anciens faits d'armes ». On n'y traita vraiment que d'action et d'organisation.

Le cadre était splendide. Louvain ! vieille ville flamande, parfaitement relevée de ses ruines; ville universitaire surtout, ayant plus de cinq siècles de tradition !

Louvain, parmi ses beaux et nobles monuments, avait toute l'animation de ses meilleurs jours : cinq congrès se tenaient presque en même temps, unissant des foules de liturgistes à des jeunesses catholiques, avec des sociologues wallons et flamands et des missionnaires, surpris de se retrouver en groupe à leur retour des quatre points cardinaux.

Car ce fut là un autre charme, et le plus grand de ce congrès : la multitude des missions représentées. Au centre, face au bureau, les Sœurs de Charité, Dominicaines, Sœurs Blanches, Chanoinesses, Sœurs du Saint-Sépulcre, Franciscaines missionnaires de Marie, etc... A droite et à gauche, les Religieux de tous ordres : les moi-

(1) Du 27 au 30 août 1932.

nes bénédictins avec leur vaillant évêque, Mgr de Hemptinne, plusieurs travées de Franciscains, de Dominicains, de Capucins, de Carmes; des Jésuites en foule; des Missionnaires du Sacré-Cœur, du Saint-Esprit, de Marie-Immaculée, des Pères Blancs, des prêtres des Missions étrangères... et l'on ne peut les nommer tous !

C'était donc un congrès de missionnaires, et de tous les missionnaires.

On se réunissait pour préparer ensemble un *programme d'action catholique*, comme le demande le Saint-Père. Le bureau a beaucoup regretté l'absence de son secrétaire habituel, le R. P. Pierre Charles, S. J., actuellement en voyage aux Indes. Il avait désigné, pour le remplacer, son confrère, le R. P. Hublou, S. J., qui sut admirablement remplir ce rôle très délicat.

*
* *

Le samedi 27 août, à 9 heures, nous étions réunis dans la vaste salle du « Collège du Pape » fondé par Adrien VI, en 1522.

Le P. Ulrix, Père Blanc, usé dans les missions d'Afrique, présidait; une surdité assez grave l'empêcha malheureusement de participer aux débats. C'est le P. Dufays, O. M., ancien missionnaire de Terre Sainte, qui les dirigea. A ses côtés, Mgr Callewaert, des Pères du Saint-Esprit, qui fut préfet apostolique du Katanga Nord. Après lui, en blanc, le P. Lotar, ancien Administrateur du Congo Belge, qui, devenu dominicain, retourna, après la guerre, pour y achever son œuvre, dans l'Uélé. Il a dû l'abandonner dernièrement, la vue fort affaiblie. Il sert d'ailleurs encore la « Colonie » et les missions dans les conseils, où il prodigue les fruits de sa vaste expérience. Le P. Dubois, qui est son voisin, est un ancien missionnaire à Madagascar. Enfin vient le P. Quirin, Capucin, ancien missionnaire au Pundjab (Indes).

Le P. Dufays commence par rappeler l'œuvre des neuf premiers congrès.

Puis le P. Van den Eynde, des Pères Blancs, présente le premier rapport : *Clans et sociétés indigènes, base des sociétés chrétiennes*. Le Père décrit ce qu'il connaît si bien, les mille espèces d'associations de l'Afrique Centrale. Parallèlement à ces sociétés, il voudrait voir fonder promptement des associations chrétiennes; il insiste vivement sur leur nécessité, qu'il s'agisse de groupements professionnels, agricoles, universitaires. Il termine par ce mot impressionnant : « Ces associations se feront par nous ou contre nous, car déjà le communisme commence. » La discussion fut assez vive; beaucoup de missionnaires d'Afrique, effrayés des vices inhérents aux sociétés indigènes, refusaient d'y voir la *base* de nos unions à nous. En particulier, remarquaient-ils, les unions par clans et tribus, trop farouchement exclusives et engendrant la haine, sont inadmissibles pour les catholiques. On abandonna donc la formule « base de nos associations », et l'on convint qu'il est urgent de former des associations chrétiennes, distinctes des sociétés indigènes, afin de parer au danger d'exclusivisme.

Le P. Michotte, des Missions étrangères, envoyé spécialement par S. Exc. Mgr de Guébriant, exposa *Le système scolaire du diocèse de Salem*. Les écoles y sont nombreuses à tous les degrés : écoles primaires, primaires supérieures et industrielles ou commerciales, nombreux collèges, où les professeurs chrétiens remplacent de plus en plus les professeurs païens (ceux-ci d'ailleurs anciens élèves de ces mêmes écoles), universités même, rien ne manque. Une vaste et solide fédération d'unions locales soutient ces écoles financièrement et moralement. Le Père exprime ses espoirs, et il conclut en disant que si les élèves eux-mêmes de ces écoles, et même les fils de ces élèves, sont encore arrêtés sur la voie de la conversion, du moins sont-ils déjà plus proches du catholi-

cisme. Plus tard, ajoute-t-il, les petits-fils deviendront probablement et même facilement chrétiens.

Le P. Quirin, missionnaire aux Indes, expose que malheureusement la situation n'est pas aussi favorable partout, à Lahore en particulier; c'est peut-être, dit-il, aller vite que d'espérer la conversion, même à la troisième génération, des païens, élèves de nos écoles...

L'après-midi on se remet au travail, sous la présidence de Mgr Trannoy, aumônier de la Cour. Il avait à ses côtés le Docteur Woodson, de l'*Encyclopedia Africana U. S. A.* et fondateur des « Associated Publishers » à Washington.

Le P. Quirin devait parler du *Problème des castes*. Il a longtemps vécu au Pundjab, et c'est toute une vie d'expérience qu'il résuma. Quel obstacle oppose à l'évangélisation le système des castes? Quelles possibilités de relèvement y a-t-il actuellement pour les castes inférieures? Telles furent les deux questions centrales de son rapport.

Puis le Docteur Woodson monte à la tribune, salué par les applaudissements de tous. Il parle anglais, et le Père Hublou traduit immédiatement et très élégamment. Le Docteur parle de son œuvre en faveur des nègres, de son *Encyclopedia*, de ses livres, de ses tracts et brochures. Il demande la collaboration des missionnaires, de ceux surtout qui, vivant au Congo, connaissent et aiment le mieux les noirs et peuvent ainsi les faire mieux juger en Amérique.

Après une courte suspension de séance, le P. Grosjean, S. J., bollandiste spécialisé dans les questions celtiques, vint nous parler en historien d'un des plus beaux missionnaires de tous les temps, saint Patrick. Il fit d'abord un parallèle extrêmement prenant entre la crise actuelle, où notre civilisation menace de sombrer, et celle où périrent la civilisation et le monde romains, au temps de saint Patrick. Malheureusement les méthodes mêmes d'apostolat de saint Patrick sont presque inconnues, et c'est cela qui nous eût le plus intéressés...

*
* *

Le dimanche 28 août, à 9 heures, la Mère Saint-Patrice, des Sœurs Blanches, lut un rapport sur *Les ouvroirs féminins*, rapport extrêmement judicieux, clair et documenté. Elle exposa les difficultés rencontrées : il faut en effet non seulement former des ouvrières, mais aussi produire et soutenir d'autres œuvres; les élèves ne peuvent se perfectionner, car on doit les appliquer à des travaux qui doivent rapporter immédiatement, et par suite on ne peut assurer leur instruction complète et progressive. La Mère Saint-Patrice conclut en demandant que l'on distingue les ouvroirs féminins en ateliers et en écoles d'apprenties, et que les revenus de ces ateliers puissent être réservés à ces écoles. S. Exc. Mgr de Hemptinne, qui préside, décrit alors l'organisation réalisée à Elisabethville, conformément aux désirs de Mère Saint-Patrice.

Le P. Cruyen, des Pères de Scheut, abordait ensuite le *Problème des mulâtres*. C'est lamentable. Abandonnés de leur père, les mulâtres sont ordinairement aussi rejetés de la tribu de leur mère coupable; les fillettes sont alors particulièrment exposées, entraînées par les exemples maternels et presque fatalement livrées au vice. D'où la mauvaise réputation des mulâtres : enfants vicieux, dangereux, corrupteurs, et l'hésitation qu'éprouvent certains missionnaires à les recevoir dans leurs orphelinats. Cependant, dans les Missions de Scheut, les supérieurs demandent au contraire qu'on en prenne un soin spécial, car, remarque le Père, ils paient la faute d'un de nos compatriotes. Le Père nie absolument que les mulâtres soient naturellement vicieux et cite des congrégations religieuses où l'on compte 18 mulâtresses sur 20 Sœurs indigènes. La vie religieuse attire en effet plus facilement ces cœurs que de longues souffrances ont rendus plus

sensibles à la délicatesse de Notre-Seigneur pour les âmes.

L'après-midi l'on tenta une mise au point de ce problème des mulâtres. Des missionnaires montrent que la situation de ces malheureux n'est pas aussi triste partout et que tous les missionnaires n'ont pas la même répugnance à leur égard.

Le Père Dosithée Hottlet, O.M., lut ensuite un rapport sur *L'action catholique dans les missions du Chili.* Le Père nous décrivit l'état social de ce peuple lointain et surtout de la jeunesse matérialisée par l'éducation dans les écoles officielles, neutres, voire athées. Puis il passa en revue avec précision et clarté toutes les œuvres qui ont été créées pour y faire refleurir la foi.

Mgr Ivanios, le fameux archevêque de Trivandrum (côte du Malabar), ancien jacobite converti, arriva ce même jour. Il produisit une grosse impression avec son allure austère et si bienveillante, dans son ample costume oriental, toge blanche avec de larges bandes rouges, et son « callousi », cette coiffure du clergé oriental, qui ressemble un peu à la toque des juges et professeurs d'université. Il parla avec bonhomie et conviction à la fois de sa joie d'être enfin en communion avec le Saint-Père, Patriarche de Rome. Il dit son émotion en recevant le pallium et en parlant au Vicaire de Jésus-Christ, si accueillant pour lui à Noël. Il nous confia ses espoirs, nous parla de ses pauvres prêtres jacobites qui peu à peu viennent le rejoindre dans le giron de l'Église. Trois encore, cette semaine, lui avaient annoncé leur conversion au catholicisme. Enfin, ajoute-t-il, la conversion des jacobites, qui ne sont pas enfermés comme les autres dans des castes, permet d'espérer un apostolat plus facile auprès des païens et leur conversion possible à eux aussi.

Après cette touchante intervention du prélat oriental, le Père Moeremans, des Pères Blancs, lut son rapport

sur *Le scoutisme africain*, plus exactement du Congo. Le Père est un scout fervent; il insiste sur l'urgence qu'il y a de fonder des troupes catholiques parmi les noirs : Baden Powell lui-même a promis de ne reconnaître aucune troupe protestante partout où les catholiques en fonderont au Congo Belge.

*
* *

Le lundi 29 août, un jeune Père Jésuite, le P. Overmeiren, ouvrit les séances d'études.

Le Père est un futur professeur à l'Université de Tokio. Il connaît parfaitement ce qu'on a publié sur le Japon et sans doute a-t-il aussi beaucoup interrogé. Il fait un tableau très clair et documenté des *Œuvres sociales de Tokio*. La concentration rapide de la population en quelques centres industriels, l'insuffisance des salaires, la fréquence des grèves et leur gravité, la conception erronée de la famille qui relègue la femme au rang des esclaves : tels sont les problèmes les plus urgents à résoudre. Les pouvoirs publics demandent le concours de la charité privée : protestants et bouddhistes fondent des universités et des hôpitaux. Or, les catholiques possèdent à peine une université catholique reconnue et dirigent seulement quelques paroisses dans les centres...

C'est encore d'action sociale que nous entretint le P. Perbal, Oblat de Marie-Immaculée, mais il s'agissait cette fois de *L'action sociale du Bouddhisme à Ceylan*.

Le Bouddhisme ne s'est jamais vraiment intéressé aux pauvres. Il a prescrit des aumônes, et il y a des Bouddhistes charitables, mais leur charité ne va pas jusqu'à organiser la lutte contre la misère physique ou morale. C'est le mouvement théosophique qui commença à créer cette organisation et qui entraîna un peu derrière lui le bouddhisme. Les catholiques sans doute ne peuvent limiter leur action au seul service social, comme font certai-

nes sectes protestantes; c'est surtout dans les écoles que se développe à Ceylan l'action catholique. Nos frères de Ceylan ont aussi fondé des syndicats ouvriers, interconfessionnels là où les catholiques sont en minorité, confessionnels quand c'est possible. A côté de ces syndicats fonctionnent des caisses de secours en faveur des petits commerçants et artisans.

Enfin « l'Union catholique de Ceylan » est une fédération de cercles d'études, répandus partout ; ces cercles fixent des mots d'ordre à leurs adhérents et dirigent ainsi la vie et l'action catholique des laïcs sous la direction du clergé.

L'action catholique au Chota Nagpore est décrite par le P. Dumoulin, S. J.

A l'imitation des conseils communaux ou panchyat, les missionnaires ont fondé, dans chaque village, des « Catholic Sabha » qui discutent tout ce qui intéresse le bien temporel et religieux du village; seules les questions de politique, trop brûlantes actuellement, sont exclues du débat. Le comité exige des adhérents une vie exemplaire. L'intérêt de ces groupements est aussi de pouvoir à l'occasion faire une assez forte pression sur les autorités du village, ou plus hautes même, grâce à leur fédération, et d'obtenir ainsi de sérieuses et heureuses réformes.

C'est à Madagascar maintenant que nous transporte le P. de la Devèze, S. J., qui nous parle de la *Jeunesse catholique Malgache.* Elle est en plein développement. Le Père nous montre d'abord l'action puissante que peut avoir en plein milieu païen cette association répandue partout et déjà très centralisée. Son action s'étend jusqu'en plein milieu païen. Puis, entrant dans le concret, le Père nous cite de ces jeunes gens qui se font tout de suite apôtres laïcs, et permettent de grands espoirs pour l'avenir de l'apostolat dans l'Afrique si proche : déjà les uns se font gratuitement catéchistes de leurs amis païens,

d'autres sont répétiteurs pour les catéchumènes, d'autres défendent par la presse... leurs convictions religieuses. — Dans la discussion très courte qui suivit, un missionnaire remarque... que c'est tout naturel ; que c'est cela qu'on attend de la jeunesse catholique. Mais que ces fils de païens se fassent déjà si rapidement auxiliaires de leurs prêtres, encore une fois cela nous donne espoir que des congrégations missionnaires se recruteront à Madagascar dans un proche avenir; peut-être apprendront-elles à s'organiser d'une façon aussi serrée.

*
* *

Le mardi 30 août fut le dernier jour de ce beau congrès. Le P. Hublou lut un rapport du P. Charles, S. J., sur l'œuvre de la *Salvation Army*. Le Père y montrait d'abord que les excentricités qui nous choquent parfois dans cette société ne sont pas des traits du caractère anglo-saxon, qui est au contraire très « respectable », mais que ce sont des sacrifices comme la pauvreté réelle, les restrictions sur le tabac et l'abstinence de boissons fermentées, et que ces sacrifices sont le lien le plus efficace qui attache les adhérents à ce mouvement. Puis il énumérait les œuvres sociales entreprises par l'Armée du Salut. Cette liste nous donne une idée de l'effort extraordinaire que ce mouvement représente. Enfin le Père se demande si ce mouvement est purement philanthropique et interconfessionnel, ou au contraire s'il forme une nouvelle secte. La réponse est formelle : l'Armée du Salut est une secte particulière, ayant ses idées propres sur la grâce, le salut par le sentiment de la foi, la prière.

Dom Benoît Thoreau, O. S. B., nous décrivit ensuite les *Œuvres sociales d'Elisabethville*. Le Père a reçu en avril dernier tous les éléments de ce rapport d'un de ses confrères missionnaires là-bas. L'œuvre de Mgr de Hemptinne est admirable. Il faut lire le rapport lui-même pour

connaître toutes les œuvres sociales organisées en ces centres déjà fortement européanisés. Ils n'ont guère plus rien à envier à la Belgique même pour l'organisation sociale. Et Monseigneur faisait remarquer combien se trompent dans la brousse les missionnaires qui craignent pour leurs noirs le séjour dans les villes : ils entrent tout simplement dans les cadres où leur foi est soutenue et éclairée régulièrement, et où la pratique de la religion leur devient ou leur reste toute naturelle.

En contraste absolu avec ces fortes organisations dans les centres industriels du Congo, je parlai de *L'enseignement du Catéchisme* par le chant et l'image dans les tribus nestoriennes de l'Iraq du Nord. Par l'enseignement de l'Histoire Sainte et de la vie de Notre-Seigneur nous arrivons à faire connaître les vérités de foi que ces pauvres paysans retrouvent dans leurs livres liturgiques, et ainsi nous essayons de convertir les Nestoriens sans les blesser ou heurter trop tôt dans leurs préjugés.

Enfin le P. Van Cleemputte, Rédemptoriste, traita de *L'utilisation des chants populaires indigènes*, et en montra la valeur éducative. Toujours les chants en langue vulgaire ont été un moyen d'enseignement depuis Arius et saint Ephrem. Mais le Père analyse avec finesse et expose avec clarté quelles qualités de fond et de forme le chant doit avoir pour posséder une réelle influence et être instructif.

Le P. Dufays, qui avait fait le discours d'ouverture, termina également le congrès par un petit mot tout fraternel, très franciscain, où il remercia les participants. Nous en sommes tous un peu confus, car c'est nous qui de tout cœur remercions le Père, et avec lui tous ceux qui ont réuni ce congrès, ont permis de si heureuses rencontres entre missionnaires et favorisé de si intéressants échanges de vue.

fr. Raymond-M. Tonneau,
Miss. à Mossoul.

Chronique d'apostolat missionnaire

Les progrès de l'apostolat missionnaire

Malgré toutes les difficultés causées par la crise économique, les bouleversements politiques ou les secousses de la propagande bolchéviste, l'apostolat missionnaire progresse constamment : imperceptiblement, mais réellement, au Japon et dans les pays musulmans, lentement en Chine et aux Indes, rapidement en Océanie et surtout en Afrique noire. L'Agence *Fides* — dont il faut souhaiter que les nouvelles si intéressantes soient davantage connues du public — nous tient au courant de ces progrès si consolants : par exemple le développement des œuvres scolaires en Chine (dans la *Revue d'Histoire des Missions*, décembre 1931, pp. 600-602) ou l'extension des missions dans l'Est Africain (dans le *Bulletin de la Ligue Missionnaire des Étudiants*, avril 1932, pp. 11-16). Récemment le R. P. Brou, S. J., retraçait en quelques pages « la marée montante des missions depuis cent ans (1) ». Avec plus de précisions encore et de détails, M. l'abbé Corman donne le tableau de « dix années de pontificat missionnaire » (2). Le premier prend argument du grand nombre de Congrégations missionnaires nouvellement fondées ou d'Ordres religieux essaimant en Missions (60 en un siècle rien que pour les Religieux prêtres); l'exemple est peut-être encore plus significatif des nouveaux territoires de Missions créés par le Saint-Siège : 125 en dix ans, dont 58 en Chine, 35 en Afrique et 16 aux Indes. Au cours de ces dix années, le nombre des territoires de Missions passe de 241 à 366.

(1) *Revue d'Histoire des Missions*, aux Éditions Spes, Paris, avril 1932, pp. 46-52.

(2) Dans le *Bulletin de l'Union missionnaire du Clergé de Belgique*, 40, rue du Méridien, Bruxelles, avril 1932, pp. 49-62.

Un bel effort de coordination et d'adaptation : la Commission synodale des Missions de Chine

Il n'est pas facile aux catholiques d'Europe, que les journaux renseignent faussement ou avec partialité, de connaître exactement les questions chinoises, et il leur est encore peut-être plus difficile de savoir quelle est la situation du catholicisme en Chine et la position prise par l'Église dans les problèmes scolaires ou sociaux de la Chine contemporaine. A ceux qui s'intéresseraient à ces questions nous signalons tout particulièrement l'existence à Peiping (ancienne Pékin), sous la direction de la Délégation apostolique en Chine, de la Commission synodale (1). La Commission synodale fut établie effectivement en 1928; elle comprend cinq membres dont l'origine prouve bien le caractère catholique : un Jésuite français, un Lazariste chinois, un Père des Missions étrangères de Paris, de nationalité belge, un Bénédictin américain et un Père du Verbe Divin allemand ; trois d'entre eux sont attachés exclusivement à la Commission. Depuis quatre ans, la Commission synodale a fait un excellent travail surtout dans les domaines de l'Action catholique en général, de la Jeunesse catholique et de l'organisation de l'enseignement catholique. Elle publie une importante Revue mensuelle, *les Dossiers de la Commission synodale* (2), dont les articles sont publiés dans l'une des quatre langues : latin, chinois, français et anglais, mais avec prédominance du français. Nous recommandons vivement aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* cette Revue, qui leur fournira la meilleure documentation sur les problèmes chinois. Elle a déjà donné des articles sur les questions scolaires et sociales qu'il est essentiel de connaître pour suivre le mouvement actuel en Chine. La Commission synodale s'intéresse aussi particulièrement à la presse, au cinéma, aux œuvres sociales, et serait

(1) Adresse : 1[a] Kwantungtien Hutung, Peiping, Chine — ou, pour la France, aux Missions Étrangères de Paris, 128, rue du Bac, Paris-7[e].

(2) Les *Dossiers* ont publié en mai 1932 un numéro spécial, particulièrement remarquable et avec de nombreuses illustrations sur l'art chrétien chinois moderne.

certainement heureuse de recevoir le concours dévoué de ceux qui pourraient l'aider dans ces divers domaines (1).

Le mouvement missionnaire dans les milieux intellectuels

Nous avons déjà parlé (2) du mouvement missionnaire parmi les étudiants. Ce mouvement est en progrès très marqués depuis l'an dernier. Au mois de septembre 1931, la Ligue missionnaire des Écoles a tenu son premier Congrès : de nombreux représentants des Collèges y participèrent activement; l'action de la Ligue en reçut une vigoureuse impulsion et de nouveaux groupes se sont fondés dans les Collèges libres. Mais il reste encore beaucoup de travail à faire et les dirigeants de la Ligue y songent — d'une part dans les institutions secondaires libres de jeunes filles, d'autre part dans tout l'enseignement secondaire officiel. Le Bulletin de la Ligue, *Connaître* (3), traite chaque mois une question, suivant l'intention missionnaire de l'Apostolat de la Prière : c'est, croyons-nous, une des meilleures façons de former les jeunes.

La Ligue missionnaire des étudiants (4), qui a tenu son IIe Congrès à Lyon en mai 1932, a fait plus de progrès encore. Son Bulletin mensuel est devenu, sous la direction de M. l'abbé Chappoulie, un excellent instrument de formation et de travail. Outre des nouvelles du mouvement missionnaire universitaire à travers le monde, il donne des informations missionnaires très bien choisies pour son public et des articles, de réelle valeur, spécialement destinés aux étudiants, expliquant le rôle qu'ils ont à jouer dans l'action

(1) Sur l'esprit et l'activité de la Commission, du moins à ses débuts, lire une étude du *Bulletin des Missions* (Lophem-lez-Bruges), mars-avril 1929, pp. 341-349. Signalons, en passant, dans la même Revue deux très importants articles de S. Exc. Mgr Costantini, Délégué apostolique en Chine, « *Contra spem in spem* — Le drame actuel des missions en Chine » (fascicule hors série, 30 p.) et « La culture missionnaire et la Chine d'aujourd'hui » (septembre 1931, pp. 149, 158, et décembre 1931, pp. 221-231).

(2) Cf. *La Vie Spirituelle*, octobre 1931, pp. 94-96.

(3) 92, rue Solférino, Lille (Nord), ou 5, rue Monsieur, Paris-7e.

(4) 5, rue Monsieur, Paris-7e.

missionnaire. Signalons, dans les récents numéros, une analyse détaillée de la thèse du R. P. Bonnichon sur les effets juridiques de la conversion au Christianisme de l'indigène musulman (janvier 1932, pp. 13-19), une étude du R. P. Guilcher sur quelques essais d'art chrétien indigène en Afrique Occidentale (février, mars et avril 1932, avec de nombreuses illustrations), une description de l'état actuel de l'enseignement en Tunisie (juin 1932, pp. 20-27), et enfin un remarquable exposé de Mlle Liberge sur la situation légale de la femme chrétienne en pays païen (mai 1932, pp. 19-33).

Nous voudrions surtout signaler trois événements dignes d'intérêt, du mouvement missionnaire intellectuel : Le Congrès académique international de Fribourg, la Fondation de l'*Ad lucem* à Lille, *Convergences* à Toulouse.

Le Congrès missionnaire de Fribourg

Le huitième Congrès académique international s'est tenu à Fribourg (Suisse) du 31 juillet au 3 août 1932. Les précédentes sessions de ce Congrès, dont les organisateurs étaient principalement des professeurs de l'Université de Münster (Allemagne) et en premier lieu M. le Dr Schmidlin, le savant continuateur de Pastor, spécialiste des questions de missiologie, s'étaient tenues en pays de langue allemande, sauf une à Poznan (Pologne).

Le but de ces différents Congrès était surtout d'étudier, du point de vue académique, les questions missiologiques essentielles : Congrès missiologiques plutôt que Congrès missionnaires universitaires. Pour la première fois cette année le Congrès s'est tenu en pays de langue française, et une importante délégation française y a participé (des représentants de l'Aucam de Belgique avaient assisté à quesques-unes des précédentes sessions). L'organisation du Congrès avait été confiée à la Commission missionnaire de « Pax Romana », qui est, comme on le sait, le Secrétariat international des étudiants catholiques. Cette Commission missionnaire, dirigée par M. l'abbé Rossel, professeur au Collège Saint-Michel à Fribourg, a pris ces dernières années un grand développement et tend à devenir l'organe de coordination et de collaboration de toutes les Associations missionnaires universitaires nationales : orientation très heureuse qui donne un centre permanent et un secrétariat international au mouve-

ment missionnaire universitaire. Jusqu'ici la Commission missionnaire de « Pax Romana » ne s'est occupée que des organisations missionnaires d'étudiants : il faut lui souhaiter que, dépassant ce terrain d'action, elle vise d'une façon plus générale le mouvement intellectuel missionnaire, comprenant tous les intellectuels catholiques s'intéressant aux Missions.

Le huitième Congrès académique international fut d'ailleurs le premier pas dans cette voie : aux réunions d'études missiologiques proprement dites le Comité organisateur adjoignit des séances consacrées aux problèmes intéressant particulièrement les étudiants. Il y eut donc deux sortes de sessions : cours théoriques (R. P. Allo, Ce que les Missions nous apprennent de Dieu — Prof. Steffes, Accommodation et syncrétisme — abbé Kowalski, L'apostolat et le problème des races — Prof. Oehl, La morale des peuples primitifs — Prof. Schmidlin, Les leçons de l'histoire des Missions — M. Levaux, La notion de la vie future — Prof. Bierbaum, Les Missions et le droit — R. P. Thauren, La prière et le sacrifice [1]); — questions pratiques : une séance sur l'organisation et l'activité des organisations missionnaires d'étudiants, une autre sur l'apostolat médical dans les Missions, une troisième sur le problème des étudiants orientaux en Europe. En outre, quelques conférences d'intérêt général furent données : en particulier par S. Exc. Mar Ivanios sur le mouvement de conversion chez les Jacobites du Malabar (en anglais); le R. P. Faye, prêtre indigène du Sénégal, sur le clergé indigène; Mgr Beaupin, sur la Société des Nations et les problèmes missionnaires; et enfin le R. P. Tragella, sur Pie XI, Pape des Missions (en italien). Ces sujets d'ordre si divers furent entremêlés au cours de mêmes séances, et le Comité organisateur en aperçut bien l'inconvénient, car les problèmes missiologiques traités par les éminents professeurs intéressent surtout les intellectuels spécialisés ou désireux d'approfondir leurs connaissances, les étudiants préférant les questions d'apostolat ou de formation plus pratiques.

La meilleure solution serait sans doute d'organiser le travail des futurs Congrès en commissions différentes, des séances générales réunissant tous les congressistes pour certains sujets ou les cérémonies plus solennelles. Pourtant, malgré

(1) De ces huit cours, cinq furent faits en allemand et trois en français.

cet inconvénient, les résultats du Congrès furent excellents, et il s'y fit un travail très fructueux, facilité sans doute par la charmante et inoubliable hospitalité de Fribourg et la présidence très avertie de M. le chanoine Charrière, professeur au Grand Séminaire de Fribourg et fondateur de l'Œuvre Saint-Justin pour les étudiants orientaux en Suisse. Les deux questions de l'apostolat médical en pays de missions et de l'apostolat auprès des étudiants orientaux en Occident furent examinées et discutées avec le plus d'attention par les congressistes, qui purent emporter des séances la résolution d'une action immédiate et pratique. Quant aux sujets traités par les cours théoriques, ils permirent, après d'ardentes discussions, de rapprocher les opinions divergentes ou surtout d'éclairer les esprits : le cours du R. P. Allo, en particulier, obtint le plus franc succès. Tous ces cours et conférences seront publiés dans leur langue par les soins de la Société académique suisse en faveur des Missions, dont le siège est à l'Université de Fribourg.

S. Exc. Mgr Besson, Évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, avait voulu profiter du Congrès pour intensifier la propagande missionnaire dans cette partie de son diocèse, une Exposition et une Journée missionnaire ayant déjà eu lieu avec un très grand succès en 1930 à Genève. Le jour de l'ouverture du Congrès, dimanche 31 juillet, au cours de l'office pontifical célébré dans la cathédrale de Fribourg par S. Exc. Mgr Di Maria, Nonce apostolique à Berne, Mgr Besson prononça un remarquable discours sur le devoir missionnaire de l'heure présente et la véritable notion de l'apostolat missionnaire. Relevons-y en particulier ces paroles :

... Nous devons nous intéresser aux Missions en étudiant l'histoire, la politique, la philosophie, la littérature des peuples où les messagers de l'Évangile travaillent. Des âmes sont en cause, des âmes que Dieu sauvera par nous et qu'Il ne sauvera peut-être pas sans nous. Levons-nous tous, unis au-dessus de nos patries respectives, auxquelles, bien entendu, nous restons inébranlablement fidèles, unis par notre commune foi, par notre commune espérance, par notre commune charité; car l'heure sonne où tous les chrétiens doivent tendre les bras à leurs frères païens, non pas avec l'arrière-pensée de les faire servir à des intérêts quelconques, mais avec l'unique ambition de les gagner au Christ (1)...

(1) Ce discours a été publié par le *Courrier de Genève* (quotidien catholique) du mardi 2 août 1932.

Du 20 juillet au 4 août, une Exposition missionnaire reçut de très nombreuses visites : elle était consacrée principalement aux sociétés missionnaires se recrutant ou ayant leur siège en Suisse. Une brochure, publiée à cette occasion, nous décrit « l'activité des catholiques suisses en faveur des Missions étrangères » (1) : trois circonscriptions missionnaires sont confiées exclusivement à des Suisses : le vicariat apostolique de Dar-es-Salam (Afrique orientale anglaise) et le diocèse de Port-Victoria (Seychelles), tous deux aux Capucins de la province suisse, la préfecture apostolique de Tsitsikar (Mandchourie, environ 5 millions d'hab.) à la Société suisse des Missions étrangères. Cette Société, appelée Société des Missions étrangères de Bethléem et établie à Immensee (canton de Schwyz), fut fondée d'abord en 1895 par le chanoine Bondolfi, qui en est toujours le Supérieur général, mais son développement ne date que de 1921, année de sa reconnaissance par le Saint-Siège; elle compte actuellement 45 membres, dont 21 en Mission. Il faut encore signaler, parmi les activités suisses en faveur des Missions, les grandes abbayes bénédictines d'Einsiedeln et d'Uznach, qui s'intéressent beaucoup aux œuvres missionnaires et envoient elles-mêmes des Missionnaires, la Sodalité de Saint-Pierre-Claver, qui travaille pour les missions d'Afrique, surtout par les innombrables publications qu'elle imprime elle-même dans les langues indigènes, les fondations des Chanoines réguliers de Saint-Augustin du Grand-Saint-Bernard au Thibet et de Saint-Maurice aux Indes, etc.

Ad lucem

Au cours de la récente Semaine sociale de Lille est née une nouvelle Association : son nom est tout à la fois un symbole et une devise : *Ad lucem*, abréviation de : *Association des laïques universitaires catholiques et missionnaires* ; elle se définit encore : *Association pour l'entente fraternelle entre les races.*

S. Ém. le Cardinal Liénart, qui lui prodigue les plus bienveillants encouragements, présida lui-même sa réunion con-

(1) Brochure illustrée, de 58 p., par l'abbé Émile Joos, curé de Therwil, traduite de l'allemand, éditeur Mainrad Ochsner, Einsiedeln. 2 fr. suisses.

stitutive le vendredi 29 juillet 1932 à l'Université catholique de Lille. Le promoteur et l'animateur de cette Association est M. l'abbé Robert Prévost, aumônier des étudiants de l'Université catholique de Lille : la Semaine sociale lui a opportunément fourni l'occasion d'une tribune de haut et large enseignement pour y exposer les idées maîtresses de son action missionnaire. Le mercredi 27 juillet il traitait, devant les Semainiers, de « l'initiation des milieux universitaires aux grands problèmes internationaux et missionnaires » :

> En définitive nous nous sommes trouvés en face d'un immense problème de révision et de christianisation des civilisations, à commencer par la nôtre. Nous avons dû abandonner notre orgueil de civilisation unique et supérieure. Nous avons mesuré et confessé le péché de l'Europe — ce matérialisme uniformisé et hypertrophié qui risque de s'affronter et de s'entre-détruire lui-même — et nous nous sommes vus condamnés à rebâtir un monde ou à périr avec celui-ci. Nous avons compris que l'humanité, devenue « une » matériellement, a un urgent besoin de devenir « une » spirituellement, et c'est cette recherche de l'unité spirituelle du monde, cette infusion du véritable « esprit » dans tout le matériel et dans tout l'humain, qui nous a semblé être le problème unique et essentiel de notre temps.

Pour résoudre ce problème, il n'y a que la pensée et que la vie chrétiennes, et de cette pensée comme de cette vie les universitaires catholiques doivent être les représentants et les modèles, particulièrement auprès des civilisations non-chrétiennes qu'il faut christianiser. Les intellectuels catholiques doivent « mettre leur culture (entendant par là l'enrichissement intellectuel et moral de chaque individu) à la mesure et au service des civilisations (entendant par là le perfectionnement social et organique de chaque peuple et de chaque race) ». *A la mesure* : car « il nous faut sortir des limites trop étroites de notre culture gréco-latine... chacun devrait justement savoir que sa propre culture est limitée, et dès lors qu'elle ne suffit pas à tout comprendre et à tout résoudre, parce que les problèmes d'aujourd'hui sont plus vastes ; qu'il doit donc la tenir ouverte et en contact avec d'autres cultures, pour enrichir la sienne des éléments qui n'auraient jamais pu germer chez nous, pour communiquer aux autres les fruits qui n'auraient pu y mûrir sans nous, et préparer sans doute ainsi une intégration lente et progressive des cultures, dans un monde devenu vraiment un,

parce que chrétien et catholique ». *Au service*, car « plus on pourra se mêler à ces milieux païens, plus on pourra y vivre, comprendre leurs problèmes, partager leurs préoccupations et leur mentalité, en un mot « s'indigéniser », plus on pourra les servir et leur servir le Christ ».

Ce magnifique et ardent exposé s'adresse à tous les étudiants, universitaires et intellectuels catholiques. L'« Ad lucem » a pourtant un but plus direct et plus précis : celui de susciter le service direct et immédiat des étudiants pour l'apostolat missionnaire intellectuel, tout comme le font depuis de nombreuses années les étudiants protestants anglais ou américains et depuis quelque temps les étudiants catholiques de l'Aucam de Belgique. L'« Ad lucem » s'est donc constituée légalement et, bien que née à Lille, ne voulant pas être un groupement uniquement régional, elle s'est adressée à une quarantaine de personnalités ecclésiastiques ou universitaires qui lui ont promis leur concours.

Deux réalisations à une assez brève échéance sont décidées : un collège, amorce d'une Université catholique, en Indochine, et une fondation médicale au Cameroun. En attendant, les étudiants se forment et se préparent, sans négliger l'apostolat par la propagande, l'étude et la prière (1). Ils se sont promis à eux-mêmes « de travailler de tout leur cœur à l'extension de l'Église aux dimensions du monde, en pleine lumière et douce charité, selon la volonté de Dieu et dans le cadre de leur profession ».

Quels seront les résultats de cette initiative ? on ne peut que les espérer très grands et, quoi qu'il en advienne, se réjouir de cet esprit nouveau dont il n'est pas exagéré de dire qu'il peut renouveler la jeunesse intellectuelle, de cet esprit nouveau que formule splendidement une consécration au Sacré-Cœur dont nous citerons ce passage :

Que votre amour nous fasse voir dans le Noir de la brousse, le bolcheviste rouge ou l'humble Chinois, des hommes, nos frères, en qui se trouve toujours une étincelle de bien et de vérité, où nous sachions retrouver le reflet de la flamme d'infinie Charité qui brûle en Votre Cœur. Aidez-nous à développer avant tout en nos

(1) V. le rapport sur l'activité de la section missionnaire de l'Université catholique de Lille par son président M. Aujoulat, dans le *Bulletin de la Ligue missionnaire des étudiants de France*, juin 1932.

esprits une compréhension affectueuse vis-à-vis de tous. Qu'il s'agisse de la profondeur de la pensée hindoue, de l'esthétique qui fit naître le temple d'Angkor ou de la sagesse des philosophes chinois, nous voulons porter partout une sympathie fraternelle, vierge de tout préjugé de race. Faites donc que nous soyons français avec les Français, mais aussi hindous avec les Hindous, chinois avec les Chinois. Faites surtout, ô Cœur de Jésus, qu'il n'y ait là ni ruse ni méthode, mais la plus parfaite expression de la Charité que nous pouvons avoir pour les hommes.

Convergences

La section missionnaire des étudiants de Toulouse, sous l'impulsion de son aumônier M. l'abbé Noubel et de son président M. de Naurois, s'est elle aussi spécialisée en se consacrant pleinement, avec une très juste compréhension des besoins, au problème des étudiants étrangers, et particulièrement orientaux, en Occident. Elle a commencé son effort par l'expérience de quelques Cercles franco-étrangers réunissant des étudiants français avec des Annamites, des Persans, des Syriens, des Siamois, etc. L'intérêt et le profit de telles rencontres ont bien été marqués par M. de Naurois dans le récit qu'il a donné de cet essai (1). Aussi la résolution a-t-elle été prise d'intensifier ce mouvement et de l'étendre à toute la France, où le problème des étudiants Orientaux est si important (2). En juillet 1932 est paru le premier numéro d'un bulletin trimestriel : *Convergences*, « bulletin des cercles d'amitié et de culture entre races » (37, rue de Metz, Toulouse. 5 fr. par an). *Convergences* ne se place pas sur le plan de l'apostolat missionnaire, mais, tout en ne cachant certes pas son origine et son inspiration catholique, sur celui de l'amitié, de la sympathie, de la compréhension et de la collaboration.

Convergences, dit l'article-programme du Bulletin, signifie ces étapes d'une direction commune de l'esprit et du cœur vers une collaboration intelligente et confiante. Convergences veut dire qu'il

(1) « Les rapports avec les étudiants étrangers », L. de Naurois *Revue de l'Aucam* (Louvain), juillet 1931, pp. 206-209.

(2) Cf. « Les étudiants orientaux en France », *Les Documents* de *La Vie Intellectuelle*, octobre 1931, pp. 101-176.

y a entre tous les hommes de bonne volonté des ressemblances profondes, des correspondances naturelles, des tendances équivalentes. Convergences, toutefois, représente bien aussi qu'un accord immédiat n'est pas exigé des uns et des autres, qu'il reste des domaines réservés et dont ces Cercles d'amitié et de culture respectent le caractère strictement privé, et que si l'on tend, à la limite, à l'unité, on pourra bien se séparer sans y être parvenu, mais non pas sans s'en être rapproché.

Dans ce travail, deux gros obstacles sont à éviter : celui du papillonnage par dilettantisme ou par curiosité de l'exotisme, et surtout celui, nullement théorique, du syncrétisme. Le Bulletin précise donc justement :

On ne veut pas d'une civilisation qui serait la mosaïque de toutes les civilisations. C'est grâce à ses formes propres que chaque civilisation doit poursuivre le but commun. Mais ces formes peuvent, par le contact et la compénétration des civilisations, s'enrichir et se féconder mutuellement. Ce que l'on veut donc, c'est dégager le sens propre de chaque civilisation et ses possibilités d'apport original au concert humain tout entier. Mais pour cela, ce que l'on veut d'abord, c'est se comprendre, se connaître, s'aimer.

Ces deux mouvements si concordants et si encourageants de Lille et de Toulouse prouvent à quel point une sève nouvelle monte chez les jeunes catholiques. Ils ne veulent pas d'« un nouveau Moyen-Age », car on ne retourne pas au passé, mais d'une nouvelle Chrétienté. Puissent leurs mouvements être compris et soutenus par ceux mêmes qu'effraierait leur marche audacieuse, mais qui sauront pourtant y discerner la fraîcheur et la vitalité du Catholicisme intégral !

Bibliographie missionnaire

1° *La formation missionnaire des jeunes*

Aux jeunes. Ce que vous devez savoir des Missions, par le R. P. Henri Dubois, S. J. (Éditions Rex, 14, rue d'Assas, Paris-6e. 80 p. 5 fr.) — Ce petit ouvrage, rédigé sous forme de correspondance entre un missionnaire et un groupe de jeunes, met au point, sous une forme alerte et pittoresque, les

grandes idées missionnaires, telles que doivent les connaître les jeunes. Trois chapitres : Vous avez de graves devoirs envers les Missions — Vous avez tout à gagner (intellectuellement et religieusement) à vous occuper des Missions — Vous pouvez beaucoup pour les Missions. — L'opuscule se fait lire avec un constant agrément et il fait une profonde impression sur les âmes. Il est à répandre dans les Cercles d'études de Jeunesse Catholique et dans les Collèges : on profiterait de cette diffusion pour fonder des groupes de la Ligue missionnaire des Écoles ou de la Ligue missionnaire des Étudiants.

2° *Le problème de l'adaptation*

C'est le problème le plus grave, le plus difficile et le plus urgent qui se pose dans les Missions : car de sa solution dépendent l'orientation à donner au Clergé indigène, le développement de l'enseignement supérieur, la méthode de l'apostolat missionnaire auprès des non-chrétiens. Et pourtant cette question a été encore très peu traitée (1). Aussi lit-on avec grand intérêt un nouvel ouvrage de la Bibliothèque d'Histoire des Missions (aux éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris-5e) : *Robert de Nobili, l'apôtre des Brahmes. Première Apologie.* Texte traduit et annoté par le R. P. Pierre Dahmen, S. J. (200 p., 20 fr.). C'est une histoire vieille de trois siècles mais toujours actuelle que celle du Père de Nobili, se consacrant à l'apostolat des Brahmes et recherchant pour son œuvre les procédés les mieux adaptés, conciliant toujours la prudence et la hardiesse. Dans cette Apologie, le Père de Nobili défend ses méthodes contre les attaques de ceux qu'on appellerait aujourd'hui des européanisants à outrance, et il a la joie de voir son argumentation approuvée par le Saint-Siège. L'introduction et les notes du R. P. Dahmen replacent dans son cadre historique les étapes de cette discussion et en montrent la portée missionnaire.

(1) V. un exposé très résumé et très simple, mais excellent, nous semble-t-il, dans le *Bulletin de la Ligue missionnaire des étudiants de France,* juin 1932, pp. 37-44.

3° *Quelques Congrégations missionnaires*

Diverses Congrégations missionnaires ont profité de l'Exposition Coloniale de Paris pour éditer des publications sur leurs œuvres. Il faut certes louer cette utile propagande, parce que les Missions ne sont pas assez connues concrètement; mais nous louerons surtout ici le soin qu'ont pris la plupart de ces Congrégations à nous donner des ouvrages d'une rédaction soignée et bien adaptée au public, artistiques d'ailleurs et de présentation moderne.

Franciscaines Missionnaires de Marie. — Quiconque connaît un peu cette Congrégation — une des plus belles, des plus vivantes et des plus importantes Congrégations missionnaires de nos jours — et a visité ces splendides installations que sont les maisons de Rome, de Grottaferrata, de Paris ou de Vanves, ne sera pas étonné des remarquables publications que produisent les imprimeries de la Congrégation, en particulier celle de Vanves, près de Paris : les *Annales* mensuelles et l'Almanach connaissent d'ailleurs un grand succès. Un très bel Album vient d'être édité (au couvent des Franciscaines Missionnaires de Marie, 36, avenue Reille, Paris-14e, 50 fr.) qui mérite d'être largement répandu dans les bibliothèques et dans les salons ou les parloirs. C'est la présentation pleinement réussie d' « une œuvre mondiale » : ce titre n'est pas ambitieux, car les Missions des Franciscaines Missionnaires de Marie se trouvent dans le monde entier. Pour chaque région un texte court et concis donne l'historique et l'état actuel des Missions; ce texte est accompagné d'une carte, d'un tableau des maisons et illustré de somptueuses photographies qui sont un vrai charme pour l'œil. Voilà vraiment une intelligente propagande, une belle œuvre d'apostolat missionnaire, qui expose exactement le travail entrepris et l'immense besogne à réaliser. Nous avons pu visiter nous-mêmes presque toutes les maisons des Franciscaines Missionnaires de Marie en Afrique du Nord et dans le Proche Orient, et c'est avec une grande joie que nous les avons retrouvées figurées dans cet album. Le Maréchal Lyautey dit à propos du Maroc : « Comment aujourd'hui n'aurais-je pas une pensée toute spéciale pour ces Sœurs du Maroc... vouées à leur admirable apostolat : la conquête des cœurs et des âmes... dont il m'a été donné pendant treize années

d'admirer le prodigieux effort ? J'évoque ici leurs « avant-postes du bien » : hôpitaux, écoles de la première heure, ateliers, dispensaires, poussés aux extrêmes limites de notre avance, comme leurs plus modernes installations auxquelles je ne manquais jamais de m'arrêter en de réconfortantes visites. » Et c'est bien justement que le Cardinal Verdier peut écrire : « Avec elles on fait presque le tour du monde et partout *on admire cet apostolat actif, intelligent, ouvert à tous les progrès, tout à fait moderne...* Cette publication fera du bien aux missions sans doute, mais aussi aux âmes qui la parcourront. *Elle est vraiment une école d'initiatives intelligentes, de dévouement, d'héroïsme chrétien.* »

Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin. — Depuis quelques années les éditions *Dillen* (23, rue Oudinot, Paris-7e) ont commencé la publication d'une collection d'ouvrages missionnaires aussi instructifs que bien présentés (Afrique du Nord, Ouganda, Madagascar, Syrie). Voici une excellente monographie de la Préfecture de Foumban au Cameroun français, évangélisée par les Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin (Éditions Dillen, 1931, 60 p. sous une couverture originale, sans indication de prix). On y trouvera tous les renseignements utiles : géographie et ethnographie, historique, état actuel de la Mission, avec de nombreuses gravures. La Préfecture de Foumban, qui comprend environ 660.000 habitants, comptait en 1930 24.960 catholiques au lieu de 5800 en 1923, avec 15 missionnaires (au lieu de 6). Signalons que, donnant un bel exemple aux autres Congrégations non missionnaires, les religieuses enseignantes Dames de la Sainte-Union ont décidé leur première fondation missionnaire en 1929 et se sont établies à Dschang, dans la Préfecture de Foumban.

Jésuites de Syrie. — Le centenaire de la Mission de Syrie a permis de mieux faire connaître au grand public l'œuvre immense d'évangélisation entreprise en Syrie par les Jésuites de la province de Lyon. Toutes les formes d'apostolat s'y rencontrent : depuis le plus haut apostolat intellectuel, à l'Université de Beyrouth, jusqu'aux tentatives de pénétration parmi les Bédouins du désert. Beyrouth est un centre d'action missionnaire dont l'influence se propage dans tous les pays d'Islam et dont on peut attendre les plus beaux

résultats, si les efforts courageusement dispensés là-bas sont énergiquement soutenus chez nous. Le R. P. Henry Charles avait exposé il y a quelques années, dans un excellent ouvrage, l'apostolat des Jésuites (1). L'an dernier, l'Université Saint-Joseph de Beyrouth a publié une série de douze brochures (aux Éditions Dillen) qui forment la documentation la plus précise sur l'action des Jésuites en Syrie. Voici maintenant un nouvel ouvrage, non plus historique et documentaire, mais qui nous donne les impressions de jeunes Missionnaires au contact des problèmes missionnaires en Syrie : *Missionnaires de vingt ans* (2); ce sont les jeunes scolastiques qui font leurs études arabes à Bikfaya et qui s'initient en même temps à l'apostolat. Après un exposé synthétique de la Mission de Syrie, chacun des chapitres du livre est un récit d'expérience missionnaire : apprentissage de la prédication et de la leçon de catéchisme en arabe, tournées d'inspection scolaire, essais de contact avec les Bédouins, fondation de troupes scoutes, etc.

Missions Dominicaines. — Le R. P. Guénin, O. P., directeur de la Revue « les Missions dominicaines » dont il a fait un des bulletins missionnaires les plus réussis pour le fond comme pour la forme, a publié une vue d'ensemble sur *Les missions dominicaines à travers le monde* (brochure de 30 pages aux éditions des Missions dominicaines, 222, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris). Il y trace rapidement l'historique, puis donne l'état actuel de chacune des Missions dominicaines, et ce sera une révélation pour un grand nombre de lecteurs qui ne s'imaginent pas l'Ordre dominicain aussi généreusement missionnaire (30 territoires de missions dans les deux Mondes et environ 800 Missionnaires). A la même adresse, le R. P. Gispert publie une excellente étude historique : *Trois siècles d'apostolat dominicain en Indochine* (40 p.). Nous y trouvons deux faits intéressants à signaler : d'une part l'un des trois Vicariats apostoliques évangélisés par les Dominicains espagnols en Indochine,

(1) *Syrie-Proche Orient*, chez Beauchesne.

(2) Aux Éditions Dillen, 28, rue Oudinot, Paris, ou à la Procure de la Mission de Syrie, 42, montée Barthélemy, Lyon; on pourra trouver aussi à cette dernière adresse le bulletin trimestriel des Missions des Jésuites dans le Proche-Orient, « *Relations d'Orient* ».

celui de Bui-Chu (Tonkin central) compte 326.967 catholiques sur une population de 2.400.000 habitants, et c'est la première de toutes les Missions par le nombre des catholiques; d'autre part, depuis le début de la Mission, au XVII[e] siècle, jusqu'à nos jours, 134 indigènes Annamites ont fait profession dans l'Ordre dominicain et il y eut parmi eux 34 martyrs. Enfin le Couvent dominicain d'Angers (44, rue Rabelais) a publié une brochure, joliment imprimée et illustrée, au texte alerte et agréable, *Missions dominicaines. A travers le Haut-Tonkin* (60 p.). Cette brochure montre d'abord, en quelques pages très nourries de faits, la tradition missionnaire de l'Ordre dominicain, puis elle expose le travail de la Préfecture Apostolique de Langson et Caobang (Nord du Tonkin, à la frontière de Chine), confiée à la province dominicaine de Lyon. On y trouvera en particulier de bons renseignements sur les « primitifs » Thaïs de cette mission.

Sœurs de Notre-Dame des Apôtres. — Les Sœurs de Notre-Dame des Apôtres, à Vénissieux, près de Lyon, se trouvent surtout, mais non exclusivement, dans les missions des Pères des Missions Africaines de Lyon, c'est-à-dire en Égypte et en Afrique occidentale française ou anglaise. Une publication récente (1) nous donne le récit d'un voyage de la Mère Supérieure générale : *De la côte des Esclaves aux rives du Nil.* Cette forme a l'intérêt et l'agrément, mais aussi l'imprécision et le manque d'originalité, d'une narration rapide. On trouvera dans ce volume des notations intéressantes sur les œuvres missionnaires des Sœurs de Notre-Dame des Apôtres. Nous souhaitons qu'un autre ouvrage, d'une allure plus moderne, nécessaire pour attirer les lecteurs, vienne bientôt nous renseigner plus complètement sur le travail de cette Congrégation, en particulier sur ses importantes œuvres d'enseignement en Égypte qui sont parmi les établissements les mieux montés de ce pays et les plus aptes au travail missionnaire.

PAUL CATRICE.

(1) A la Maison-mère à Vénissieux ou à la Librairie Emmanuel Vitte, 3, place Bellecour, à Lyon, 190 p.

Pour la lecture spirituelle

Maur de l'Enfant-Jésus, C. D. († 1690). *L'entrée à la divine Sagesse.* Vol. III. *Théologie chrétienne et mystique.* Publiée par le P. Pascal du Très-Saint-Sacrement, C. D. — Bibliothèque mystique du Carmel. Soignies (Belgique), Édit. des Chroniques du Carmel, 1932 ; 175 pp., 8 fr.

Le P. Pascal continue la réédition des traités de forte et saine spiritualité du P. Maur (cf. *Vie Spir.*, mai 1922, p. 175; février 1932, p. 215). Celui-ci définit ainsi la théologie mystique (c'est-à-dire la connaissance expérimentale de Dieu) : « La théologie mystique est une secrète et très intime conversation de l'âme avec Dieu, par une application continuelle de ses puissances vers la divine Majesté, qu'elle goûte, et aperçoit au dedans d'elle-même, dans l'obscurité pourtant de sa foi, mais dans la vérité de son expérience, qui lui donne une telle assurance de la possession de ce divin trésor, qu'elle n'en saurait douter, à moins que de se détourner des voies que Dieu tient sur elle » (p. 4). Il insiste sagement sur les renoncements qu'impose cette union étroite avec Dieu.

H.-D. Noble, O. P. *L'Amitié avec Dieu. Essai sur la vie spirituelle d'après saint Thomas d'Aquin.* Nouvelle édition, revue et augmentée. — Paris, Desclée, de Brouwer, 1932; in-12, 535 pp., 15 fr.

Ce livre, que nous ne saurions trop recommander aux âmes désireuses d'acquérir des idées précises et exactes sur la vie spirituelle, montre comment toute cette vie a son principe dans la charité (cf. compte-rendu, dans *Vie Spir.*, oct. 1927, p. 126). C'est une seconde édition, mais entièrement refondue et très augmentée. Le plan est meilleur. Une bonne préface et un nouveau groupement des chapitres permettent de mieux saisir la suite des idées. Surtout certains points importants ont reçu de très heureux développements : l'analogie de la charité avec l'amitié, les rapports entre la charité et la religion, le rôle du don de piété, la nature et les degrés de la contemplation, les étapes de la perfection. Les analyses se développent avec beaucoup de finesse et une science théologique très sûre : qu'on lise par exemple dans la Préface les

deux pages où sont marquées les nuances que la religion et la piété donnent à notre amitié pour Dieu. La forme, très personnelle, parfois un peu familière et prolixe, est limpide, pittoresque, vivante. C'est du pur saint Thomas mis à la portée des esprits non initiés au langage théologique.

R. Garrigou-Lagrange, O. P. *La Providence et la confiance en Dieu.* — Paris, Desclée, de Brouwer, 1932 ; in-8, 410 pp., 20 fr.

Voici un très beau livre, et qui, selon le mot du Souverain Pontife à son auteur, vient « à point nommé, au moment où l'univers entier se débat en des difficultés immenses et, à première vue, sans issue ». Il se divise en cinq parties : Existence de Dieu et de la Providence; perfections de Dieu que la Providence suppose ; Providence selon la Révélation ; abandon confiant à la Providence; Providence, justice et miséricorde. Le P. Garrigou-Lagrange nous amène d'abord à nous faire une idée exacte de la Providence, en la rattachant à la nature même de Dieu et aux perfections divines qui l'expliquent. Puis il nous montre les obligations qu'entraîne pour nous l'existence de cette Providence; il insiste spécialement sur la fidélité quotidienne au devoir du moment présent et sur l'abandon confiant au bon plaisir divin. Notons au passage cette judicieuse remarque : « Certains auteurs ont parlé de la vertu d'abandon. En réalité, l'acte d'abandon relève non pas d'une vertu spéciale de même nom, mais des trois vertus théologales, et aussi du don de piété » (p. 249, note. On pourrait ajouter « et de la vertu de religion »). Tout cet enseignement, pénétré d'un profond esprit religieux, est d'une sûreté admirable. La lumière y jaillit, pacifiante, de la contemplation de Dieu lui-même, et, se répandant de là sur toute notre vie spirituelle, en précise les devoirs, les concilie entre eux et les rend aimables. Quelques chapitres ne se rattachent pas très directement au plan d'ensemble.

Le Saulchoir.

fr. J. Périnelle, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).